

Prologue

Il est des livres qui ne se lisent pas, mais se subissent. Le présent recueil appartient à cette catégorie rare d'œuvres qui ne se contentent pas de raconter : elles dissèquent. Elles posent leur scalpel sur les zones les plus obscures de l'âme humaine, là où la pensée et la chair se confondent, là où la conscience pressent, au-delà de toute illusion, l'impossibilité d'exister sans douleur.

Cinq récits composent ce livre, et chacun d'eux explore, à sa manière, une déclinaison de la même chute : la défaite de l'esprit face à l'absolu du néant. Dans *Ἀποκατεργῶν*, le dégoût du corps et de la nourriture devient refus de la vie elle-même, comme si l'homme, en cessant de s'alimenter, cherchait à rompre tout pacte avec la matière. Dans *Descensus ad inferos*, l'amour se change en nécrophilie mystique, et la fidélité en une descente hallucinée vers l'enfer de la chair en décomposition.

Requiem aeternam Dei est sans doute le cœur noir du volume : l'homme y découvre que Dieu ne s'est pas retiré du monde, mais qu'il s'est dissous en lui —que la création entière n'est que le cadavre en putréfaction du divin. L'univers n'y apparaît plus comme un lieu habitable, mais comme un tombeau cosmique.

Avec *Le Asile*, la science se confronte à sa propre impuissance : le médecin, croyant dominer la nature, découvre qu'il n'avait jamais étudié que son propre malheur sous une autre forme. L'expérience de la décrépitude devient alors révélation, et la raison, dépouillée de sa superbe, se mue en compassion.

Enfin, *L'Agonie de Lucrèce* ferme le cercle en ramenant le lecteur aux origines de la pensée matérialiste : l'homme, comprenant que la paix promise par la philosophie est inaccessible tant qu'il respire, choisit de s'abolir dans la

matière. L'esprit s'éteint dans la pure passivité des minéraux.

De récit en récit, une même vérité se répète, plus nue, plus inévitable : le monde est une erreur que la mort corrige.

On pourrait lire ces textes comme des paraboles de la désillusion moderne, ou comme des méditations métaphysiques sur la disparition de Dieu et la fatigue de l'être. Mais au fond, il ne s'agit pas de spéculations : c'est la voix même de la lucidité, cette clarté douloureuse qui, depuis Lucrèce jusqu'à Mainländer, murmure que toute forme de vie porte en elle la nostalgie du néant.

Ce livre n'enseigne rien : il dévoile. Et ce qu'il dévoile, c'est peut-être la seule chose que l'homme aurait préféré ne jamais savoir.

(Las frases en otras lenguas permanecen sin traducir)

/

Depuis son enfance, Elías éprouvait du dégoût pour les tables familiales. Le frottement des couverts, le bruit des mâchoires broyant la nourriture, la graisse brillant sur les lèvres des convives: tout cela lui paraissait un spectacle indécent.

À l'adolescence, il nota un jour dans son journal intime: *La déglutition est l'antichambre de la défécation. Quelle différence y a-t-il entre voir quelqu'un manger et le voir déféquer ? Seule l'habitude a rendu la première supportable. Mais, analysées objectivement, les deux actions sont répugnantes et de mauvais goût. Et, en fait, la seconde suppose nécessairement la première.* Lorsqu'il eut trente ans, il prit une décision irrévocable: il ne mangerait plus jamais en compagnie de quelqu'un. Il ne voulait voir personne manger, ni être vu en train d'ingérer des aliments. Une telle appréhension l'habitait que, avant chaque repas, il fermait les fenêtres de sa petite maison et tirait les rideaux de peur d'être observé depuis l'extérieur pendant qu'il se nourrissait.

Une nuit, il écrivit dans un cahier: Nous nous nourrissons de mort. *Tout ce que nous portons à notre bouche est le cadavre de quelque chose qui a jadis été vivant (et qu'on envoie promener les balivernes du véganisme ! Les plantes ne sont-elles pas des êtres vivants, ayant autant le droit d'exister que les animaux ou les êtres humains ?).* Un autre jour, poursuivant ce même raisonnement, il nota: *Nos mâchoires sont comme des tombeaux... Et nos estomacs sont des crématoires qui, au lieu de feu, utilisent des sucs gastriques pour incinérer les cadavres déchiquetés qui nous nourrissent et nous soutiennent.*

Son entourage (amis, parents, etc.) l'invitait de temps à autre à diverses célébrations (anniversaires, baptêmes, mariages), mais il refusait toujours. Un jour, il répondit

assez grossièrement à un ami trop insistant qui voulait le convaincre d'assister à un dîner de fin d'année: *«Tu veux me voir manger ? Alors reste ensuite pour me voir évacuer dans mes toilettes, car l'une conduit inexorablement à l'autre.»*

//

Avec les années, cette attitude belliqueuse et singulière l'isola toujours davantage. Et cet isolement croissant nourrit sa démence. Un après-midi de février, il démissionna et s'enferma chez lui. Plus de deux mois passèrent sans que personne ne le voie sortir.

Un voisin, passant devant sa maison, sentit une odeur nauséabonde s'échappant par l'interstice entre la porte et le sol. Soupçonnant quelque chose d'anormal, il sonna trois fois, mais personne ne répondit. Ayant entendu les rumeurs concernant la santé mentale d'Elías, il prévint les autorités.

Lorsque la police entra, elle trouva Elías étendu sur le sol. Son corps présentait une maigreur terrifiante. La peau était tendue sur les os, les yeux enfoncés, les lèvres desséchées. L'air de la pièce était lourd, imprégnant tous les meubles. Les fenêtres et la porte donnant sur la petite cour étaient hermétiquement fermées. Tout semblait en ordre: aucun signe de lutte, aucun objet de valeur manquant. Sur le bureau se trouvait un ordinateur portable coûteux et un téléphone d'une valeur d'environ mille dollars. Sur la table de nuit, une montre en or et 20 000 dollars dans une boîte à chaussures.

Le rapport médico-légal conclut par la suite que le défunt ne présentait ni blessures ni marques de violence. La cause du décès semblait être un jeûne volontaire prolongé.

Descensus ad inferos

I

Le comte Agustín de Valmont avait perdu Isabela, son épouse et compagne, et avec elle toute raison d'exister. Depuis ce jour, son château s'était transformé en mausolée silencieux. Les anciens tapisseries et les portraits des ancêtres du comte murmuraient des histoires de gloire et de décadence de sa lignée. Les candélabres en fer forgé projetaient des ombres qui s'enchevêtraient dans chaque recoin de pierre.

Agustín marchait tête baissée dans les couloirs à demi plongés dans l'obscurité. Il errait de pièce en pièce, effleurant les meubles en chêne foncé, respirant l'odeur des livres dans la bibliothèque ou celle des fleurs dans sa chambre. Parfois, dans son égarement, il croyait entendre des murmures venus des galeries du vaste château. Chaque souvenir d'Isabela était comme une plaie béante. Il se rappelait la courbe parfaite de ses lèvres, ses seins fermes, sa taille fine, l'albâtre de ses dents, ses cheveux noirs tombant en vagues sur ses épaules, son cou de cygne, la chaleur de ses mains, le timbre de sa voix.

Chaque image d'Isabela, arrachée aux courants du Leteo par la mémoire du comte, était comme une dague transperçant son cœur.

II

Une nuit de tempête, poussé par la douleur et le désespoir, il descendit jusqu'au cimetière familial avec une pelle et un marteau. S'arrêtant devant la pierre tombale d'Isabela, il commença à creuser. Les cyprès noirs se tordaient sous le vent furieux, et les éclairs déchiraient le ciel comme des

lames d'argent, illuminant un instant la terre sombre et humide.

Les mains tremblantes, il souleva le couvercle du cercueil et, avec grand effort, chargea le corps d'Isabela sur ses épaules pour le ramener au château. Chaque rafale de vent semblait un murmure d'avertissement que son esprit refusait d'entendre.

Le château était plongé dans la pénombre. Tous les serviteurs dormaient depuis longtemps. Les candélabres de fer aux bras tortueux diffusaient une lumière tremblante sur les meubles en acajou sombre et sur les tapisseries représentant des scènes mythologiques.

Une fois entré dans la chambre, il déposa le corps d'Isabela sur les draps de velours cramoisi du lit conjugal. Les anges sculptés sur la tête de lit semblaient des témoins muets du sacrilège infâme commis par le comte.

Puis Agustín ressortit sous la tempête pour refermer la tombe. Sous le ciel de plomb, il sentait son cœur battre dans sa poitrine tel un tambour. Lorsqu'il eut terminé, il retourna exténué dans la chambre, verrouilla la porte et se coucha auprès du cadavre de son épouse.

III

À partir de cette nuit, il interdit à ses serviteurs d'entrer dans sa chambre (qu'il fermait toujours à clé et dont il gardait la clé sur lui). Le jour, il menait une vie presque normale. Mais la nuit, enfermé dans sa chambre, il abandonnait son esprit à un délire fiévreux.

Comme un possédé ou quelqu'un plongé dans un état hypnotique, il contemplait le corps d'Isabela pendant des heures. Par moments, il croyait percevoir un léger frémissement qu'il prenait pour un soupir. Son regard scrutait chaque parcelle de chair, chaque pli de la peau,

chaque vaisseau sanguin cédant à la mort et à la décomposition.

Agustín, familier de la philosophie naturelle, décrivait à Isabela (comme si elle pouvait l'entendre) les étapes de la putréfaction progressant sur son corps froid et inerte: il parlait de l'autolyse dissolvant les tissus, de la liquéfaction oculaire post mortem, des colorations variées de la peau au fil des heures.

Les miasmes fétides et délétères émanant du corps d'Isabela étaient pour lui comme un encens infernal. Et le bourdonnement des insectes nécrophages lui semblait une sinistre symphonie. Par moments, son regard se fixait sur la bouche ouverte d'Isabela (celle-là même qui autrefois avait prodigué tant de baisers, et d'où maintenant s'écoulait un liquide noirâtre), et il lui paraissait en entendre un murmure étrange lui révélant — dans une langue qu'il était seul à comprendre — quelque secret du-delà.

Toute la scène ressemblait à une liturgie funèbre où le comte officiait comme grand prêtre. Parfois, au milieu de cette observation hypnotique de la chair en dissolution, surgissaient des souvenirs d'Isabela au temps de sa splendeur: sa bouche cherchant avidement la sienne, la douceur de sa peau sous ses mains, la chaleur de son corps serré contre le sien, lorsque le désir était roi et que nul acte amoureux n'était interdit.

Les souvenirs d'Isabela se mêlaient à la vision de son cadavre flétri, et Agustín frissonnait d'effroi et d'extase. La beauté sublime, le désir érotique et l'horreur de la putréfaction se fondaient en une seule réalité dans l'âme du comte.

Peu à peu, son esprit s'effondra sous le poids d'une solitude métaphysique absolue.

IV

Les serviteurs, inquiets et effrayés par les odeurs et murmures nocturnes provenant de la chambre du comte, alertèrent les autorités.

Une nuit, alors qu'Agustín contemplait Isabela, une voix tonitruante exigea qu'on ouvre la porte. Les officiers la défoncèrent et pénétrèrent dans la pièce, lanternes à la main. La lumière dissipa l'obscurité et révéla la scène abominable.

Agustín était assis près du corps gonflé et décomposé d'Isabela. L'air était pestilentiel. Le plus jeune des officiers recula en couvrant son nez avec un mouchoir. Le comte fixa les hommes d'un regard vide, sans comprendre qui ils étaient ni ce qu'ils faisaient là.

Lorsqu'on l'arrêta, il ne résista pas et ne tenta d'expliquer quoi que ce soit. Il était évident, même pour un profane, qu'il avait rompu les liens qui rattachent l'esprit humain à la réalité partagée par les autres.

Il fut transféré dans une cellule de l'asile local. Les murs blancs et la surveillance constante ne parvinrent pas à affecter son univers intérieur. Là, chaque nuit après le coucher du soleil, il retrouvait Isabela — ou plutôt l'ombre qu'il créait de son amour disparu.

Dans ce monde intérieur forgé par sa douleur, Agustín était heureux. L'objet de son amour était enfin soustrait au froid étreinte de la mort.

Requiem aeternam Dei

I

Ce ne fut pas une découverte. Pas non plus une révélation. Ce fut plutôt une chute, une reddition silencieuse face à quelque chose que j'entrevois déjà mais que je n'avais jamais eu le courage de regarder en face.

Je trouvai le cahier à couverture rigide parmi les restes d'une bibliothèque abandonnée. C'était une librairie d'occasion, humide et étroite, comme une fosse verticale. Le propriétaire — un vieil homme aux paupières tombantes — me le tendit avec dédain, comme s'il offrait quelque chose qui ne méritait même pas la tentative d'être vendu. Aucun titre sur le dos, seulement des initiales effacées sur la couverture de cuir craquelé: **P. B.**

Le livre était composé de sentences brèves écrites à la main dans un latin simple. Heureusement, l'écriture était très soignée, et je me souvenais encore suffisamment du latin appris au séminaire. Dès la première lecture, je compris que je pourrais le déchiffrer sans difficulté. Je l'ouvris ce soir-là, sans rien attendre. Le premier paragraphe disait:

Unitas simplex fuit, sed iam non est... in partes innumerabiles dissoluta est, totam suam essentiam in mundum pluralitatis convertens. Deus mortuus est, et mors eius vita mundi fuit... Mundus nihil aliud est quam cadaver Dei putrescens.

Je ne pus continuer immédiatement. Je refermai le cahier. Je restai longtemps à regarder la table. J'eus l'impression d'avoir entendu une vérité interdite. Il y avait dans cette phrase un *je ne sais quoi* qui lui conférait un air de familiarité troublante.

Cette nuit-là, tournant dans mon lit sans parvenir à dormir, je ressentis une sensation désagréable: comme si un élément étranger s'était greffé à ma tristesse congénitale — une tristesse logée en moi depuis la naissance, comme un hôte indésirable auquel je m'étais habitué.

Depuis ce jour, je n'ai plus jamais regardé une étoile sans penser qu'elle s'éteint de l'intérieur...

II

Pendant des semaines, je le portai partout avec moi. Dans mon manteau, dans mon sac. Si grande était mon obsession de l'avoir toujours près de moi que je le glissais sous mon oreiller avant de dormir. Je le lisais sans ordre, ouvrant au hasard comme on consulte un oracle, et chaque fois je tombais sur une phrase qui semblait écrite expressément pour l'instant où je la lisais.

Vita est vestis detrita quam Ens induit ad mortem suam inevitabilem dissimulandam.

Aucune note dans les marges, aucune date. Seulement des phrases, des fragments, des pensées isolées, mais liées par un leitmotiv: la fracture de l'Unité primordiale, d'où dérive *la volonté de mourir*, entendue comme une force cosmique inhérente à tout ce qui existe — dans la pierre, dans les cellules, dans les électrons, dans les galaxies.

Mors non est contraria vitae, sed eius finis ultimus.

Selon la métaphysique que je pus reconstituer, Dieu — ou le supra-être — lassé de son existence éternelle et monotone, décida de se suicider, de cesser d'être. Mais son essence même l'empêcha de sombrer immédiatement dans le néant. La seule façon d'atteindre ce but fut la création de l'univers, sa fragmentation en innombrables êtres. Ainsi, Dieu choisit de se briser, passant de l'unité à la pluralité.

Nous, le monde, les choses: fragments du cadavre divin.

B. exposait ensuite une loi universelle du dépérissement de la force — analogue à l'accroissement de l'entropie en physique — selon laquelle tous les êtres, organiques comme inorganiques, sont en lutte perpétuelle. Et cette lutte provoque un épuisement progressif de toute énergie dans le cosmos.

Chez les vivants, B. l'appelait **volonté de mourir**. La volonté de vivre n'était qu'un instrument au service de ce désir cosmique de mort: plus la vie prolifère, plus il y a lutte, mort, et épuisement — accélérant ainsi le retour final au Néant, accomplissant le dessein de Dieu.

III

Un après-midi, je commençai à voir des choses étranges. Non pas des hallucinations, mais une manière différente de regarder ce qui était là. Les fissures sur les murs me semblaient des ruptures ontologiques, les branches tombées et les feuilles mortes au sol, des membres arrachés du corps universel. Les horloges, de petits autels rappelant constamment le passage inexorable de l'être au néant.

Un soir, en sortant du travail, je m'assis sur un banc. Il faisait chaud. Je m'apprêtais à ouvrir une canette lorsque j'entendis un murmure. À ma droite, un jeune couple s'embrassait. Ils étaient beaux, jeunes, en pleine vie.

Mais je vis leurs lèvres non comme se cherchant par amour, mais comme essayant d'aspirer la vie l'un de l'autre. Une lutte vaine pour retarder la chute. Et plus ils tentaient de résister, plus ils s'affaiblissaient.

De retour chez moi, j'ouvris un cahier et me mis à écrire. Non par imitation — mais parce que quelque chose en moi semblait se décomposer en mots, comme si je servais de médium à une force inconnue.

La désintégration dans la multiplicité, comme première conséquence, produit la dispute...

Je ne signai rien. Ce que j'écrivais ne m'appartenait pas.

IV

Ce ne fut pas un drame. Personne ne mourut. Ce fut simplement une absence devenue définitive.

Un jour, elle cessa de me parler. Plus de messages, plus d'appels. Et moi, dans un éclair de lucidité inédit, je cessai d'insister. Lors de notre dernière conversation, elle avait dit que mon comportement devenait de plus en plus erratique et qu'elle ne pouvait plus m'aider.

Je ressentis un soulagement. Un lien de moins avec ce monde.

Je relisais parfois ses anciens messages, non pour la rappeler, mais pour me prouver qu'un jour j'avais su ce que signifiait *être proche de quelqu'un*.

Depuis son départ, le monde perdit ses contours. Les rues ne menaient plus nulle part — elles se repliaient sur elles-mêmes. Le temps ne coulait plus. Il pourrissait, adhérant aux choses comme une moisissure sur un morceau de pain rassis.

Dans le cahier, je trouvai une phrase que je n'avais jamais remarquée, écrite d'une main plus tremblante:

Universum non est ad inhabitandum, sed ad obliviscendum.

Je ne sais pas qui l'a écrite. Peut-être moi. Peut-être B. Peut-être quelqu'un d'autre.

V

Cette nuit-là, je rêvai que j'étais dans un vieux bâtiment abandonné. Sous une large fenêtre tournée vers le nord, il y avait une fissure. Fine, discrète. Mais soudain elle grandit, avec un craquement terrible, jusqu'à parcourir tout le bâtiment.

Au réveil, le rêve continuait de sembler réel. Je n'avais jamais vu ce lieu, mais j'en avais la certitude: il existe, quelque part.

VI

J'essayai d'oublier. De jeter le cahier. Mais ses pages se multipliaient dans ma mémoire. Je sentais comme un parasite étrange croître dans mon cerveau, ses tentacules visqueux se répandant en moi.

Personne à qui parler. On me disait: «Tu devrais dormir davantage. Voir un spécialiste.»

Je rentrai chez moi, m'assis près de la fenêtre. Les rues grouillaient de vie. «Il n'y a rien pour moi dehors», pensai-je. Le cahier était dans la poubelle, mais son influence planait.

La pensée revenait:
suis-je seulement un fragment du cadavre primordial? Mon sentiment d'identité est-il illusion?

Je pensai à la fissure du rêve. Peut-être qu'en ce moment même, quelque part, elle s'agrandissait...

VII

Une nuit, n'arrivant pas à dormir, je marchai sans but. Sous un ciel plombé, longtemps, comme un automate. Jusqu'à une avenue où se dressait un vieux bâtiment... semblable à celui du rêve.

Je tournai la poignée: pas verrouillé. Une odeur pestilentielle me frappa, semblable à celle d'une morgue. Je faillis m'évanouir, mais entrai.

Sous la fenêtre nord: la fissure. Viscieuse, palpitante. Je tendis la main. Au contact, le monde se dissout. Mon corps se fragmenta, mes atomes dérivèrent dans un vide infini.

Alors je compris: B. avait pénétré l'essence de la réalité et tenté de la transmettre dans son cahier. Le monde, aveuglé par l'idéologie du progrès, l'avait oublié.

Nous étions fragments. Et la volonté de mourir était la loi de tout.

Une voix murmura à mon oreille:

Mors fuit vita mundi. Nunc autem vita est atrium nihili.

Je tombai dans la ténèbre divine — dans le doux sommeil sans rêves des plantes et des minéraux. Le fardeau de l'existence s'allégea. Je revenais au sein maternel...

VII

Je ne sais combien de temps passa. Je me réveillai dans une chambre blanche, sous le regard froid d'étrangers.

On m'avait diagnostiqué schizophrénie. Aucun cahier parmi mes affaires. La librairie n'avait jamais rouvert depuis la mort de son propriétaire. Peut-être n'avait-elle jamais existé.

Tout n'aurait été qu'une ombre de délire.

Et pourtant, la nuit, j'entends encore la voix:

Mors fuit vita mundi. Nunc autem vita est atrium nihili.

El asilo — L'asile

*Yo sueño que estoy aquí / destas prisiones cargado, / y soñé
que en otro estado / más lisonjero me ví.*
Calderón de la Barca, **La vida es sueño**

I

Le docteur Alejandro Merino avait consacré sa vie à étudier la misère et les maladies avec la précision froide d'un entomologiste examinant des insectes. La fièvre, la douleur, l'agonie de ses patients n'étaient pour lui que matière d'observation — une série de phénomènes mesurables, enregistrables et classifiables, sans contamination d'émotion ni de jugement.

La compassion lui semblait être un obstacle à l'exercice correct de la science, et la pitié, un poison troublant l'intellect. La pitié et les larmes n'avaient jamais sauvé une vie. Il répétait souvent une phrase tirée de l'**Éthique** de Spinoza:

Commiseratio in homine qui ex ductu rationis vivit, per se mala et inutilis est.

Pour Merino, seule la médecine, objective, rationnelle, neutre et impartiale, pouvait restaurer les corps et ramener la santé. Il gardait ses distances avec ses patients — authentiques objets d'étude —, observant leurs souffrances de loin, à travers le filtre aseptisé de la philosophie naturelle.

Il voyait des organismes, non des visages. Des dysfonctionnements à corriger: une artère obstruée ici, une insuffisance rénale là, un foie malade plus loin. Admirateur fervent de *L'homme machine*, il se plaisait à se comparer à un mécanicien qui cherche la panne d'un moteur pour le faire repartir.

Mais le temps — indifférent à la science et à la volonté humaine de dominer la **Natura** — eut raison de lui. Ses os devinrent fragiles, ses muscles flasques, sa mémoire perfide. Finalement, par un après-midi brûlant de février, sa fille, excédée par ses plaintes et sa dépendance, décida de l'interner dans une maison de repos pour personnes âgées.

II

Dans l'asile, chaque journée était un supplice différent. Les après-midi et les nuits se succédaient comme dans un lent purgatoire. Ses pas étaient lourds, vacillants. Il devait porter des couches qu'il souillait souvent de taches brunâtres ou jaunâtres — rappel cruel de la décadence de son corps.

L'odeur persistante d'urine et de désinfectant s'incrustait dans sa peau et dans son esprit. Il se rappelait ses meilleurs jours: son manteau blanc inspirant respect et autorité dans les couloirs de l'hôpital, les amphithéâtres universitaires où il enseignait, le regard craintif de ses étudiants.

Tout cela appartenait désormais à un autre monde.

III

Parfois il tentait d'appliquer la logique analytique à sa propre disgrâce: mesurer, rationaliser, observer. En vain. Son corps ne lui obéissait plus; son esprit ne pouvait plus le protéger. Impossible désormais de prendre distance avec

l'objet d'étude — puisqu'il était lui-même cet objet souffrant.

Les nuits étaient pires que les jours. L'obscurité semblait une créature vivante, guettant sa fragilité. Chaque gémissement lui transperçait le crâne; chaque craquement du parquet, chaque frôlement contre la saleté de sa couche, chaque odeur putride devenait torture.

Un soir, face au miroir, il vit un étranger: un corps traître, un visage abîmé, un homme dépendant d'autrui pour son hygiène, incapable de contrôler ses sphincters. Il revit, comme un film cruel, les innombrables malades qu'il avait examinés avec froideur, sans imaginer qu'un jour il deviendrait l'un d'eux — un cas impossible à traiter, même par lui.

Ses journées étaient une succession d'humiliations et de douleurs. Il se rappelait les infirmières séduisantes qui avaient été ses amantes, le respect de ses pairs — et il pleurait. Il pleurait pour l'homme qu'il avait été, et qu'il ne serait plus jamais.

IV

À l'asile, Merino arriva à une vérité qu'aucun traité académique ne lui avait enseignée: **On ne comprend la condition humaine qu'en souffrant soi-même.**

Ce fut alors qu'un changement profond se produisit en lui — patient, alchimique, mûrissant semaine après semaine, mois après mois. Le bandeau qu'il portait sur les yeux toute sa vie glissa enfin.

Un fil de compassion — si longtemps étouffé — commença à s'infiltrer dans son cœur. Il vit les autres résidents, eux aussi autrefois beaux, jeunes, brillants, et il reconnut en eux son propre destin.

Il était eux. Ils étaient lui.

De cette reconnaissance naquit une pitié douce, universelle, qui s'étendit aux animaux, aux plantes, aux êtres les plus humbles — même les vers se débattant dans la boue lui semblaient dignes de compassion.

Il renonça à l'orgueil, aux désirs, aux illusions qu'il avait chéris. Une paix sereine descendit sur lui — celle des sages et des ascètes, de ceux qui, ayant vaincu leur volonté, se libèrent du monde.

V

Un après-midi, l'infirmière entra pour l'appeler au goûter. Elle le trouva immobile sur son lit, le visage empreint d'une paix bienheureuse. Aucun pouls. Aucun battement sous le stéthoscope.

Il	était	mort.
En		paix.
Enfin.		

La agonía de Lucrecio — L'agonie de Lucrèce

La lampe brûle avec une flamme mince, presque transparente. Son tremblement semble accompagner les spasmes provoqués par le poison qui commence à parcourir chaque fibre de mon être. Je n'ai pas peur. J'ai attendu cet instant avec une sérénité bienheureuse. J'ai bu la potion d'un seul trait, sans rituel superflu; je l'ai bue comme celui qui se prépare à s'abandonner à un sommeil longtemps différé.

Un reste de poudre brillait encore au fond de la coupe, flottant dans le vin. Tout est composé d'atomes, et bientôt les miens se disperseront pour être utilisés par la **Natura** dans la formation de nouveaux êtres. Mon corps (ou, ce qui revient au même, moi-même, puisque pour nous, les épicuriens, le moi et le corps sont une seule substance) se dissoudra, et avec lui les perturbations, les peurs, et le feu vain du désir.

Dans ces derniers instants, je ne peux m'empêcher de penser aux enseignements du divin maître. Épicure parlait de la sérénité, du plaisir compris comme repos et absence d'affliction. Selon lui, cet état de tranquillité — **ataraxia** — était accessible aux humains en cette vie.

Mais moi, le plus fidèle disciple du philosophe du Jardin, je l'ai cherché sans relâche et jamais je ne l'ai trouvé. Au contraire, mon expérience m'a appris que tant qu'il y a sensation, il y a mouvement; et tant qu'il y a mouvement, il y a appétit; et tant qu'il y a appétit, il y a souffrance. Aucune quiétude n'est totale tant que nous demeurons dans l'être.

L'**ataraxia** que promettent les sages est une illusion, ou un bien rare réservé aux dieux.

Je songe aussi à **Hégésias**, ce philosophe cyrénaïque oublié. Il avait mieux compris que nous que tout plaisir porte en lui le germe de la douleur, que les désirs nous agitent intérieurement, nous torturant jusqu'à leur satisfaction — et qu'une fois satisfaits, ils renaissent avec force renouvelée, recommençant ce cycle harassant.

Notre condition est celle de **Sisyphé**, poussant sa pierre vers le sommet pour la voir retomber encore.

Le bonheur ne réside pas dans le plaisir, mais dans l'extinction du désir. Seul celui qui ne veut rien est vraiment en paix. Mais comment atteindre cet état sans renoncer à l'être lui-même?

La vie est une danse frénétique d'atomes agités, nous poussant de tous côtés, nous faisant courir après des biens fugaces. Il n'y a ni rempart contre ce tumulte interne ni paix durable.

Seule la mort, zéro absolu de la sensibilité, peut offrir la paix que la vie refuse. Quelle erreur immense que de croire la vie un bien suprême. La vie n'est que l'intervalle entre deux abîmes. Et entre ces deux abîmes, l'homme s'agite vainement, se réfugiant dans des superstitions forgées par les poètes, dans les honneurs, la fonction publique, ou les plaisirs du vin...

Je sens maintenant le poison engourdir mes membres. Bientôt je me fondrai dans la matière inanimée. Je suis calme, car je sais qu'il n'existe ni Olympe, ni Hadès, ni châtiments infernaux inventés par les imaginations fébriles des littérateurs — seul m'attend le repos minéral.

Je regarde la lampe; sa lumière s'éteint au rythme de mes sens... Épicure s'arrêta au seuil du Néant; mais moi, son disciple le plus avancé, je vais le franchir...

Ἀποκατερῶν

(From the same Hegesias, whom I have just mentioned, there exists a book entitled Apokarterōn, in which a man who wishes to starve himself to death is dissuaded from his purpose by his friends.)
— M. T. Cicero, *Tusculan Disputations* (I, 34)

/

Since childhood, Elias had felt disgust at family tables. The clinking of cutlery, the sound of jaws crushing food, the grease shining on the lips of diners—all of it seemed to him an indecorous spectacle.

During adolescence, he once wrote in his private diary: *Swallowing is the antechamber of defecation. What difference is there between watching someone eat and watching someone defecate? Only habit has made the former bearable. But objectively analyzed, both actions are repugnant and in poor taste. Indeed, the second necessarily follows from the first.*

When he turned thirty, he made an irrevocable decision: he would never again eat in anyone's company. He did not wish to see others eat, nor to be seen eating himself. So great was his aversion on this subject that, before meals, he would close the windows of his small dwelling and draw the curtains, fearing that someone outside might glimpse him while he was eating.

One night, he wrote in a notebook the following reflection: *We feed on death. Everything we put into our mouths is the corpse of something that was once alive (and to hell with vegan nonsense—are not plants living beings, with as much right to exist as animals or human beings?).*

Another day, continuing along the same line of reasoning, he noted:
Our jaws are like tombs... and our stomachs crematoria, which instead of fire use gastric juices to incinerate the dismembered corpses that nourish and sustain us.

The people around him—friends, relatives, and so forth—occasionally invited him to various celebrations (birthdays, baptisms, weddings), but he always declined. Once, when a friend became insistent in persuading him to attend a New Year's Eve dinner, Elias replied rather curtly:

"Do you want to watch me eat? Then afterwards stay to watch me evacuate in my toilet, for one thing leads inexorably to the other."

//

As the years went by, this belligerent and singular attitude isolated him more and more from society. And this growing isolation fed his madness.

One February afternoon, he resigned from his job and locked himself inside his house. For more than two months, no one saw him leave.

One day, a neighbor passing by Elias's home detected an unpleasant stench seeping from within, through the gap between the door and the floor.

Suspecting that something was wrong, he rang the bell three times, but no one answered. Aware of the rumors circulating in the neighborhood regarding Elias's mental state, the neighbor decided to notify the authorities.

When the police entered, they found Elias collapsed on the floor. His body was terrifyingly thin. The skin was stretched tight over his bones; his eyes were sunken, and his lips cracked.

The air in the house was thick and heavy, saturating the furniture with its miasma. The windows and the back door leading to a small yard were hermetically sealed, and everything appeared in perfect order. There were no signs of struggle, and no valuables were missing.

On Elias's desk sat an expensive laptop and a new cell phone worth about a thousand dollars. On the nightstand lay a gold watch and twenty thousand dollars in a shoebox.

Later, the forensic report reached the following conclusion: the deceased bore no blows, punctures, or wounds indicating any act of violence prior to death.

Apparently, the cause of death was **a prolonged voluntary fast**.

Descensus ad inferos

(The Descent into the Underworld)

/

Count Agustín de Valmont had lost Isabela—his wife and companion—and with her, every reason to exist. Since that day, his castle had become a silent mausoleum.

The ancient tapestries and the portraits of his ancestors whispered stories of the glory and decay of his lineage. The wrought-iron candelabra cast shadows that tangled in every stone corner.

Agustín wandered, head bowed, through the dim corridors of the castle. He drifted from room to room, brushing the

carved oak furniture, inhaling the scent of books in the library and the fading perfume of flowers in his chamber.

Sometimes, in his derangement, he thought he heard murmurs arising from the galleries of the vast mansion. Every memory of Isabela was like an open wound.

He recalled the perfect curve of her lips, her firm breasts, her slender waist, the ivory whiteness of her teeth, the waves of black hair cascading over her shoulders, her swanlike neck, the warmth of her hands, the timbre of her voice.

Each image of Isabela, rescued from the currents of Lethe by the Count's memory, was like a dagger piercing his heart.

//

One stormy night, driven by pain and desperation, he descended to the family cemetery with a spade and a hammer. Stopping before Isabela's tombstone, he began to dig.

The black cypresses twisted beneath the howling wind, and lightning tore the sky like blades of silver, illuminating for brief moments the blackness of the damp earth.

With trembling hands, he lifted the lid of the coffin and, with great effort, hoisted Isabela's shrouded body upon his shoulders and carried her back to the castle.

Each gust of wind seemed a whisper of warning that his mind refused to hear.

The castle was cloaked in darkness. All the servants had long been asleep. The wrought-iron candelabra, their twisted arms casting flickering lights upon the mahogany

furniture, dimly illuminated the tapestries embroidered with mythological scenes.

Having reached the chamber, he laid Isabela's body upon the crimson velvet sheets of the marriage bed. The carved angels at the headboard seemed mute witnesses to the nefarious sacrilege committed by the Count.

Then Agustín went back into the storm to fill the grave once more. Under the leaden sky, he could hear his heart pounding in his chest like a drum.

When his grim task was done, he returned, exhausted, to the chamber, locked the door, and lay down beside his wife's corpse.



From that night onward, he forbade his servants to enter his room, which he always locked and whose key he kept on his person.

By day, the Count led a nearly normal life. But at night, he shut himself in his chamber and surrendered to a feverish delirium.

Like a man possessed, or one under a hypnotic trance, he gazed at Isabela's body for hours. At times, he thought he perceived a slight tremor in her form, which he mistook for a sigh.

His eyes studied with obsessive attention each patch of her flesh, each fold of her skin, every vein yielding to death and decay.

Agustín—who was well-versed in natural philosophy—would describe to Isabela (as if she could hear him) the details of the putrefactive process advancing over her cold, inert body.

He spoke of the autolysis dissolving her tissues, the postmortem liquefaction of the eyes, the changing tones her skin acquired as the hours passed.

The fetid and deadly miasmas rising from Isabela's body were to the Count like an infernal incense. The buzzing of necrophagous insects resounded in his ears as a macabre symphony.

At moments, his gaze fixed upon Isabela's open mouth—the same that once had bestowed so many kisses, and from which now seeped a blackish fluid—and it seemed to him that from it issued a strange murmur, communicating (in a tongue only he could understand) some arcane secret of the beyond.

The whole scene resembled a sinister liturgy, with the Count as its high priest.

At times, amid his hypnotic contemplation of the decaying flesh, memories of Isabela in the fullness of life emerged.

The Count remembered her lips eagerly seeking his, the softness of her skin beneath his hands, the heat of her body pressed against his on nights when desire alone was sovereign and no erotic practice forbidden.

The memories of Isabela intertwined with the vision of her withered corpse, and Agustín shuddered with terror and ecstasy.

Sublime beauty, erotic desire, and the horror of decay merged within his soul—as if they were different aspects of one and the same reality.

The Count felt himself an inhabitant of a universe that no one but he could dwell in. In his deranged mind, reality dissolved into layers, and the outer world—with its logic, laws, and prohibitions—had become a distant echo that no longer reached him.

Naturally, such a state could not last long.

IV

The servants, troubled and frightened by the odors and nocturnal murmurs emanating from the Count's chamber, decided to alert the authorities.

One night, as Agustín gazed upon Isabela, a chorus of unfamiliar voices demanded entry to the room. The officers broke down the door and burst in, lanterns in hand.

The lights dispelled the gloom of the chamber, illuminating an abhorrent scene. Agustín was seated beside his wife's swollen, decomposing body. The stench was unbearable.

The youngest officer recoiled, pressing a handkerchief to his nose.

The Count stared at them vacantly, unable to comprehend who these people were or what they wanted there. When they seized him, he offered no resistance and made no attempt to explain.

It was evident, even to a layman, that the poor Count—tormented by loss—had severed the ties binding a normal person to the shared reality of others.

He was confined to a cell in the local asylum.

But the white walls and constant supervision made no breach in his private world. Pain, obsession, and madness had woven a fabric that enclosed him completely.

And in that private universe, after nightfall, the Count was comforted by the nightly visit of his beloved Isabela.

Though all this was but an emanation of his diseased mind, Agustín—unaware of his own pathology—was happy in his delusion.

For in that universe, born of his fevered imagination, the object of his love was now safe from the cold embrace of death.

Requiem aeternam Dei

(To the memory of Philipp Mainländer)

/

It was not a discovery. Nor a revelation. It was rather a fall—a silent surrender before something I had long intuited but never dared to face directly.

I found the hardbound notebook among the remnants of a forsaken library. It was an old, damp, narrow secondhand bookshop—like a vertical grave. The owner, an elderly man with drooping eyelids, offered it to me with indifference, as one hands over something not even worth the trouble of selling.

It had no title on the spine, only a few faded initials on its cracked leather cover: **P. B.**

The book consisted of brief aphorisms, handwritten in simple Latin. Fortunately, the script was neat, and I still remembered the Latin I had learned in the seminary. One glance was enough to know I would understand it without much effort.

That night, I opened it, expecting nothing. The first paragraph read:

Unitas simplex fuit, sed iam non est... in partes innumerabiles dissoluta est, totam suam essentiam in mundum pluralitatis convertens. Deus mortuus est, et mors eius vita mundi fuit... Mundus nihil aliud est quam cadaver Dei putrescens.

I could not go on reading. I closed the notebook and sat staring at the table for a long time. It seemed I had just heard a forbidden truth. There was in that sentence a *je ne sais quoi*—a strange familiarity that stirred something deep within me.

That night, as I tossed in bed unable to sleep, an unpleasant sensation came over me. I felt as though some alien element had fused with my congenital sadness—a sadness that had dwelt within me since birth, like an unwelcome guest with whom I had learned to coexist.

Since then, I have never looked at a star again without thinking that it is dying within itself.

//

For weeks I carried the notebook with me everywhere. In my coat, in my backpack. The obsession with keeping it near was so strong that I would place it beneath my pillow before going to sleep.

I read it without order or method, opening it at random, as one might consult an oracle—and every time, I found a phrase that seemed written to be read at that very instant.

Vita est vestis detrita quam Ens induit ad mortem suam inevitabilem dissimulandam.
(Life is the worn-out garment which Being puts on to disguise its inevitable death.)

There were no marginal notes, no dates—only sentences, fragments, isolated thoughts bound together by a single

leitmotiv: the fracture of the primordial Unity, from which arises “the will to die,” understood as a cosmic force inherent in all that exists—in rocks, in cells, in electrons, in galaxies.

Mors non est contraria vitae, sed eius finis ultimus.
(*Death is not contrary to life, but its ultimate end.*)

From the metaphysics that I could reconstruct from these fragments, it appeared that God—or the supra-being—satiated with His eternal, monotonous existence, resolved to commit suicide, to cease to be.

Yet His own essence prevented Him from passing into nothingness immediately. The only way to fulfill His aim was through the creation of the universe, by fragmenting Himself into the manifold beings.

Thus God chose to shatter Himself, passing from unity to plurality.

Following P. B.’s reasoning, the universe would be nothing more than the means chosen by the Divine Substance to reach absolute nothingness.

Everything that exists, therefore, derives from the disintegration of the Primordial Unity: the universe and its multitude of beings are but fragments—pieces—of the decomposed corpse of divinity.

To complete his system, B. formulated the universal law of the weakening of force (comparable to the law of increasing entropy in physics), according to which all beings—organic and inorganic—are engaged in perpetual struggle.

This endless conflict leads to a progressive exhaustion of energy throughout the cosmos.

Applied to living beings, B. called it *the will to die*. The will to live serves this instinct of death; for if life multiplies, there will be more struggle, more death, and greater

depletion of energy and resources—thus hastening the passage toward absolute non-being and fulfilling the will of God.

Everything that exists—from chemical elements to human beings and planets—moves inexorably toward the abyss of an eternal night, following the *telos* (τέλος: end, aim, purpose, goal) marked by the desire of the supra-being.



One afternoon, I began to see strange things. Not hallucinations—rather, another way of seeing what was already there.

The cracks in the walls appeared as ontological fissures; the fallen branches and dead leaves scattered in the park were amputated limbs of the universal body.

Clocks seemed like small altars, whose sole purpose was to mark the ineluctable transit from being to nothingness.

Once, leaving work, I stopped to rest in a small square. It was hot. I was about to open a can of soda when a whisper reached my ears.

Turning my head, I saw to my right a couple kissing on a bench—a man and a woman, young and beautiful, in the fullness of life.

After watching them for a few seconds, I felt that their lips sought not pleasure or love, but to drink one another's life—each trying, in vain, to delay the inevitable decline.

After that futile struggle without victors, their strength seemed to wane, fulfilling the cosmic law of exhaustion.

It seemed that the more beings strove to postpone their fall, the faster they hastened it.

That very evening, upon returning home, I took a notebook and began to write.

They were not imitations of B.'s text, nor elaborate reflections—just phrases that sprang up spontaneously. I could not help it. It was as though something within me sought to decompose itself into words.

I felt like a medium for some strange preternatural force. I signed nothing; what I wrote did not belong to me.

The disintegration into multiplicity produced, as its first consequence, strife...

Sometimes I think B. never wrote that notebook for anyone. Perhaps he dropped it on purpose, to be found by another—like a virus, a spiritual disease needing a host.

I still do not know whether I found it... or whether it was waiting for me.

IV

It was no great tragedy. No one died. It was simply an absence that became definitive.

One day she stopped talking to me—simply ceased answering my messages or calls. And I, in a fit of lucidity I had never known, stopped insisting.

In our last conversation, she told me that my behavior in recent months had become even more erratic than usual, and that there was nothing more she could do to help me.

I felt relief—one less bond tying me to this world.

Sometimes I reread her old messages, not to recall her, but to confirm that I once knew what it was to be “close” to someone, that it had not been mere fantasy or dream.

Since she left, the world has lost its edges. Streets no longer lead to places; they fold in upon themselves.

And time... time no longer flows. It rots. It clings to things like mold on stale bread.

In the notebook, I found something I had not noticed, though I had read it a dozen times from start to finish—a phrase written in another, trembling hand, the stroke uneven:

Universum non est ad inhabitandum, sed ad obliviscendum.
(The universe was not made to be inhabited, but to be forgotten.)

I am not sure who wrote it—perhaps I did, perhaps B., or perhaps someone else altogether.

V

That night I dreamed I was inside an old, abandoned building. Beneath a wide window facing north there was a single crack—not very noticeable, a faint line. But suddenly it seemed to grow. I heard it creak with a dreadful roar as it spread beneath the paint, extending through the entire building.

When I awoke, I remembered the dream vividly. What was most unsettling, however, was that even after opening my eyes, the dream still felt real.

I had never been in a place like that, yet I was seized by an inexplicable certainty—that such a place existed somewhere, as did the crack beneath the window.

VI

I tried to forget. To throw the notebook away. But its pages seemed to multiply within my memory.

It felt as though a strange parasite were growing in my brain, its viscous tendrils branching through my whole being.

I sought someone to talk to—someone understanding enough not to take me for insane. I found no one. My words fell into the void.

“Why are you clinging to that?” a friend asked one afternoon, irritated. “You need sleep—and a psychiatrist,” he added.

I returned to my apartment and sat by the window. Outside, the streets swarmed with people and vehicles. The world felt alien.

“There’s nothing out there for me,” I thought. The notebook lay in the trash bin. I hadn’t opened it in days, yet its pernicious influence still hovered in the air.

I couldn’t bring myself to carry the bin outside and put an end to it. In the silence of the room, I could feel the notebook pulling my thoughts toward an unfathomable abyss.

I thought of the will of God, of His suicide, of that dismembered unity we supposedly are.

Was I truly just another fragment of that primordial entity—God Himself?

Was my sense of individuality, my “selfhood,” nothing but illusion?

I felt dizzy, but I couldn’t stop turning these thoughts over, no matter how I tried to distract myself.

I no longer knew whether to resist or to surrender to that strange spiral of madness.

At that moment, for no clear reason, I remembered the crack from my dream.

Perhaps, even as I pondered these things, the crack was growing somewhere in the world...

VII

One night, unable to sleep, I went out for a walk. I wandered aimlessly for hours under the leaden sky.

The streets seemed to twist beneath the yellow streetlights.

Finally, my steps led me to an avenue cornered by an old building. It looked just like the one from my dream.

I approached. The building had no sign, no bell, no name. I grasped the handle; it was unlocked.

As I pushed the door open, a nauseating stench hit my nostrils.

I have never been in a morgue, but I imagined that the air there must be just the same. I thought I might faint, but managed to overcome the nausea and step inside.

It looked like an abandoned factory—machines corroded by rust, a few broken pieces of furniture.

I searched for the wall facing north—and there it was: a crack beneath a wide window, spreading through the paint.

I approached. The crack looked like a wound in living flesh—viscous, pulsing.

Strangely, I felt no fear. I stretched out my hand to touch it—and as soon as my hand made contact, the world dissolved around me.

I felt my body fragmenting, millions of atoms drifting off into infinite void.

In that instant—an instant that felt eternal—I understood.

It was all true.

Somehow, P. B. had transcended the human condition and penetrated the ultimate essence of reality—the essence hidden beneath the veil of phenomena, that which Kant deemed unknowable to the human mind.

Not content with this, he had communicated his transcendent discovery to the world—in a cryptic manner—through the notebook.

But the truth he revealed must have been too terrible to endure for a world blinded by the ideology of progress; thus his book had fallen into oblivion.

I realized that I, like all beings, was nothing but a splinter of that primordial fracture—and that the will to die was the universal law governing all things.

At that moment, the entire universe seemed to be reintegrating into the putrid matrix from which it had come.

The last thing I remember before losing consciousness completely was hearing a whisper—a voice murmuring softly in my ear:

Death was the life of the world. And now, life is the antechamber of nothingness.

I then fell into the divine darkness—into the sweet, dreamless sleep of plants and minerals.

Before fading away, I experienced a warm sensation of peace and lightness. The burden of existence lifted. I was returning to the womb.

VIII

I do not know how much time passed after that night.

I awoke in a white room, under the cold gaze of strangers taking notes and muttering unintelligible words as they observed me.

In time, I understood that I was in an asylum for the insane.

They diagnosed me with schizophrenia.

From what little I gathered from my mother, my father, and the staff, no notebook was found among my belongings at the time of my admission.

When I asked my mother whether she had seen it in the trash bin, she said she had found only empty cigarette packs and beer cans.

As for the bookshop where I had purchased it, my father explained that it had been closed for years after the owner's death—and later occupied by vagrants.

Apparently, it had all been the shadow of a delusion.

And yet, in the silence of the night, I still hear that mysterious voice whispering in my ear:

Mors fuit vita mundi. Nunc autem vita est atrium nihili.
(Death was the life of the world. And now life is the threshold of nothingness.)

The Asylum

(Epigraph from Calderón de la Barca, Life is a Dream)

*I dream that I am here,
loaded with these prisons,
and I dreamed that in another state
more flattering I did see myself.*

/

Doctor Alejandro Merino had spent his life studying misery and disease with the precision and coldness of an entomologist examining insects.

The fever, the pain, the agony of his patients were for him merely subjects of analysis—phenomena to be measured, recorded, and classified without the contamination of emotion or moral judgment.

Compassion, he believed, was an obstacle to the correct exercise of science, and pity a poison that clouded understanding.

Piety and tears had never saved lives.

He often repeated to his colleagues a phrase from Spinoza's *Ethics*:

Commiseratio in homine qui ex ductu rationis vivit, per se mala et inutilis est.
("Compassion, in a man who lives by the guidance of reason, is in itself bad and useless.")

For Merino, only the proper exercise of medical science—objective, rational, neutral, impartial—could repair the human body and restore health.

He always sought to maintain distance from his patients, the true objects of his profession, observing their ailments from a safe remove through the antiseptic lens of natural philosophy.

His attention was focused on their organs—how to correct what was malfunctioning: a clogged artery here, a renal failure there, a diseased liver somewhere else.

A devoted reader of the brief eighteenth-century essay *L'homme machine* ("Man a Machine"), Merino liked to compare himself to a mechanic who, through tireless effort, searches for the fault in an automobile, repairs it, and sets it running again.

When he attended patients, he saw neither faces nor names. He abstracted the person in whom the illness had taken form, concentrating solely on the organic failures and on the methods by which to repair them.

For him, it was almost like solving a logical problem whose answer the intellect could and must find.

But time—heedless of science and of man's will to master *Natura*—caught up with him slowly, almost imperceptibly. His bones grew fragile, his muscles slackened, his memory began to play cruel tricks.

Finally, the ill-fated day came. One hot February afternoon, his daughter, tired of his complaints and ailments, decided to place him in a nursing home.

//

In the asylum, each day was a different form of torture. Afternoons and nights followed one another like a slow purgatory.

His steps were heavy, unsteady. He was forced to wear diapers, which he frequently soiled with brownish or yellow stains—humiliating evidence of his body's decrepitude.

Every accident was a hammer blow to his pride.

On certain summer afternoons, he could feel the smell of urine and disinfectant clinging to his skin, seeping into every corner of his mind, reminding him that his former omnipotence had been an illusion.

He remembered his better days, when his presence and his white coat inspired respect and authority in the hospital corridors where he had worked.

He recalled the university classrooms, the lecture hall where he had taught, the reverent, fearful attitude of students who approached to ask him questions.

Those days were gone forever.



At times he tried to apply analytical logic to his misfortune—to measure it, rationalize it, observe it.

But it didn't work. His body no longer obeyed him; his mind could not protect him; and the distance that a man of science must maintain from his object of study was impossible to uphold when that suffering object of study was himself.

The nights were worse than the days.

He sometimes felt as though the darkness of the asylum were a living being that watched and stalked him.

As he tossed in bed, every groan became a scream that pierced his skull; every creak in the wooden floor, every

accidental brush against his own filth, every fetid odor multiplied in his consciousness, torturing him without rest.

Alejandro came to understand that humiliation and physical pain could corrode even the most disciplined mind.

One afternoon, he looked into the bathroom mirror and saw an unrecognizable man: a body that betrayed him, a face disfigured by age—a humiliated man who depended on others to clean him, unable even to control his own bowels.

His eyes searched for refuge and found none.

His mind, cruelly lucid, recalled every patient he had once examined through the pristine, sacrosanct neutrality of science.

Now he was one of them.

Now he was the case that no one—not even he himself—could treat.

Days repeated endlessly, an unbroken sequence of humiliations and pain that tore at his will.

Every intestinal spasm, every involuntary tremor, every look from the asylum attendants—half pity, half disgust—was an intolerable affront to a man like Merino, once so proud of his intellect and dignity.

Even his own memory betrayed him, tormenting him further: in the empty hours between meals and visiting times, he recalled his achievements, the beautiful nurses who had been his lovers, the respect he had inspired among his peers—and compared all of it to his present degradation.

Then he wept bitterly in the solitude of his room—wept for the man he had once been, and was no longer.

IV

While living in the asylum, Alejandro Merino arrived at a truth that academic knowledge had never taught him:

Human indigence cannot be fully understood from a distance—by studying histology textbooks or genetics treatises.

Suffering can only be understood from within.

Only by feeling the thorn embedded in one's own flesh does one truly grasp the painful enigma of affliction and mortality—one's own, and that of others.

It was then that Merino underwent a notable transformation of character.

It was as though an alchemical transmutation were taking place in the deepest regions of his psyche.

It did not happen suddenly, like a revelation or an epiphany, but rather matured gradually over days, weeks, months.

The bandage he had worn all his life was beginning to fall from his eyes, allowing him to see again.

Something within him—hardened until then by the cold logic of the man of science—began to waver.

It was as if his mind were hearing for the first time the echo of another's pain.

A thread of compassion filtered into his consciousness, binding him to others.

This change led him to see beyond the quantifiable phenomena of science and to recognize his kinship with his fellow beings.

He saw the other elderly residents—once beautiful or strong, as he himself had been—now deformed by age's weight, and in them he beheld, as in a mirror, the reflection of his own decline.

In those moments, his heart swelled with pity for the others and for himself: he was them, and they were him.

This transformative experience led him to discover the virtue that is the cornerstone of all others: sympathy with the suffering of others.

Gradually, this feeling extended beyond the residents of the asylum—to all humanity, to animals, to plants, even to the vilest creatures crawling in the dirt—worms twisting in the muck and feeding on filth.

That strange experience was like a rebirth for the old doctor.

Nothing remained of the unrepentant rationalist with the calloused heart.

Now he could see with the eyes of the soul the true source of human misery and the futility of desire—those very desires that had once driven his existence: the thirst for knowledge, material goods, recognition, pleasure, love.

Having attained this new and permanent disposition of spirit, he experienced a celestial calm that descended upon his chest never to leave it again.

It was the same peace known to the illuminated and ascetics of all ages—the peace of those who, through the negation of the will, have conquered both themselves and the world.

V

One afternoon, the nurse came to wake him for tea.

She found him motionless in his bed, a serene expression on his face.

She took his pulse—nothing. Listened with her stethoscope—no heartbeat.

He had died.

The Agony of Lucretius

The lamp burns with a thin, almost transparent flame. Its trembling seems to accompany the spasms produced by the poison now coursing through the last fibers of my being.

I am not afraid. I have awaited this moment with beatific serenity.

I drank the potion in a single draught, dispensing with all ceremony—drank it as one ready to surrender to a long-postponed sleep. In the wine, a trace of powder still shimmered at the bottom of the cup.

Everything is composed of atoms, and soon mine will disperse and be reused by *Natura* in the formation of new beings.

My body—or, what amounts to the same, myself (for to us Epicureans, the self and the body are one and the same substance)—will dissolve, and with it the perturbations, the fears, and the vain fire of desire.

In these final moments, I cannot help but think of the teachings of the divine master. Epicurus spoke of serenity, of pleasure understood as repose and the absence of affliction.

According to him, this state of calm—or *ataraxia*—was attainable by human beings in this life.

But I, the most faithful follower of the philosopher of the Garden, have sought that repose without cease—and never found it.

On the contrary, experience has taught me that wherever there is sensation, there is motion; where there is motion, there is hunger; and where there is hunger, there is suffering.

No tranquility is complete while we persist in being.

The *ataraxia* promised by the sages of our sect is a deception—or a scarce good reserved for the gods.

I also think of Hegesias, that forgotten Cyrenaic philosopher.

He understood better than we that every pleasure bears within itself the germ of pain—that our desires stir within us, tormenting us, urging us toward their satisfaction, only to be reborn, renewed and ravenous, beginning again the wearying cycle.

Our condition is like that of poor Sisyphus, forever pushing his stone uphill to the summit, only to see it roll back down into the valley.

True happiness lies not in pleasure, but in the extinction of desire.

Only he who desires nothing is truly at peace.

But how to reach such a state without renouncing being itself?

Life is a feverish dance of restless atoms, quivering within us and driving us from one thing to another, making us chase after the ephemeral goods of this vile world.

There is no barrier capable of containing this perpetual disquiet, no lasting peace.

Only death—the absolute zero of sensation—can grant the peace that life denies.

What a grave mistake to think life the supreme good!

Life is merely the interval that separates two abysses.

And between those two abysses, man stirs vainly, seeking diversion in the superstitions fabricated by poets, in honors and public offices, or in the fleeting pleasures of wine and copulation.

I feel now how the poison numbs my limbs.

Soon I shall be fused with inanimate matter.

I am calm, for I know well there is no Olympus, no Hades, no infernal punishments conceived by the fevered imaginations of poets—only the stillness of the mineral kingdom awaits.

I gaze at the lamp: its light fades in rhythm with my senses...

Epicurus stopped his gaze upon the threshold of nothingness and halted there; but I—his most advanced disciple—shall cross it soon.

Ἀποκατεῶν

(Der Ausgehungerte)

„Von demselben Hegesias, auf den ich mich eben bezog, gibt es ein Buch mit dem Titel Apokarteron, in dem ein Mann, der sich zu Tode hungern will, von seinen Freunden von seinem Vorhaben abgebracht wird.“

— M. T. Cicero, *Tusculanae Disputationes* (I, 34)

I

Schon als Kind empfand Elias Ekel vor den Familientischen. Das Klirren des Bestecks, das Kauen der Kiefer, das Fett, das auf den Lippen der Esser glänzte – all das erschien ihm als unsittliches Schauspiel.

In seiner Jugend notierte er eines Tages in seinem Tagebuch:

„Das Schlucken ist die Vorhalle der Defäkation. Was unterscheidet das Sehen eines Essenden vom Sehen eines Menschen, der sich entleert? Nur die Gewohnheit hat das erste erträglich gemacht. Objektiv betrachtet, sind beide Handlungen abstoßend und von schlechtem Geschmack. Und in der Tat setzt die zweite notwendig die erste voraus.“

Mit dreißig fasste er einen unumstößlichen Entschluss: Nie wieder würde er in Gesellschaft essen. Er wollte niemanden beim Essen sehen, und er wollte auch nicht gesehen werden, wenn er Nahrung zu sich nahm. So groß war seine Abscheu vor diesem Thema, dass er vor den Mahlzeiten die Fenster seiner kleinen Wohnung schloss und die Vorhänge zuzog,

aus Angst, jemand könnte ihn von draußen beim Essen beobachten.

Eines Nachts schrieb er in ein Notizbuch:

„Wir nähren uns vom Tod.

Alles, was wir in den Mund nehmen, ist der Kadaver von etwas, das einst lebendig war (und zum Teufel mit dem Unsinn des Veganismus – sind Pflanzen etwa keine Lebewesen, die ebenso ein Recht auf Existenz haben wie Tiere oder Menschen?).“

Ein andermal fuhr er in derselben Gedankenlinie fort:

„Unsere Mäuler sind Gräber...

und unsere Mägen sind Krematorien, die statt Feuer Magensäfte benutzen, um die zerstückelten Leichen zu verbrennen, die uns nähren und erhalten.“

Seine Umgebung – Freunde, Verwandte, Bekannte – luden ihn gelegentlich zu Feiern ein (Geburtstage, Taufen, Hochzeiten), doch er lehnte stets ab.

Einmal antwortete er einem besonders hartnäckigen Freund, der ihn zu einem Silvesteressen überreden wollte, recht grob:

„Willst du mich essen sehen?

Dann bleib danach auch da,

um zu sehen, wie ich auf der Toilette entleere – denn das eine führt unweigerlich zum anderen.“

II

Mit den Jahren führte diese kämpferische und eigenwillige Haltung

zu immer größerer Vereinsamung.

Und diese wachsende Isolation nährte seinen Wahnsinn.

Eines Februarnachmittags kündigte er seine Arbeit
und schloss sich in seinem Haus ein.
Mehr als zwei Monate lang sah ihn niemand mehr
hinausgehen.

Eines Tages kam ein Nachbar vorbei
und bemerkte einen widerlichen Geruch,
der aus dem Inneren des Hauses
durch den Spalt unter der Tür drang.
Da er ahnte, dass etwas nicht stimmte,
klingelte er dreimal –
aber niemand antwortete.
Der Nachbar, dem die Gerüchte
über Elias' Geisteszustand zu Ohren gekommen waren,
verständigte schließlich die Behörden.

Als die Polizei eintrat,
fand sie Elias auf dem Boden liegend.
Sein Körper war schrecklich abgemagert:
Die Haut spannte sich über die Knochen,
die Augen waren tief eingesunken,
die Lippen rissig.

Die Luft im Raum war schwer,
der Geruch hatte sich in allen Möbeln festgesetzt.
Fenster und Hintertür, die zu einem kleinen Hof führten,
waren hermetisch verschlossen.
Alles schien in Ordnung:
keine Spuren von Kampf, keine fehlenden
Wertgegenstände.
Auf dem Schreibtisch stand ein teurer Laptop
und ein fast neues Handy,
dessen Wert etwa tausend Dollar betragen musste.
Auf dem Nachttisch lag eine goldene Uhr
und in einem Schuhkarton zwanzigtausend Dollar in bar.

Der forensische Bericht kam zu dem Schluss,
dass der Verstorbene keine Verletzungen,
keine Stiche oder Anzeichen von Gewalt aufwies.

Die Todesursache war offenbar
ein lang andauernder freiwilliger Hunger.

¿Deseas que traduzca ahora el segundo cuento
—“**Descensus ad inferos**”— al alemán en el mismo estilo
literario (es decir, conservando el tono gótico y trágico del
original)?

Dijiste:
sí

ChatGPT dijo:

Perfecto.
Aquí tienes la **traducción completa al alemán del
segundo cuento, “Descensus ad inferos”**, manteniendo
su tono romántico, gótico y arcaizante.

Descensus ad inferos

(Abstieg in die Unterwelt)

I

Graf **Agustin von Valmont** hatte **Isabela**, seine Gattin und
Gefährtin, verloren —
und mit ihr jeglichen Grund zu existieren.
Seit jenem Tag war sein Schloss zu einem **stillen
Mausoleum** geworden.
Die alten Wandteppiche und die Porträts seiner Ahnen
flüsterten Geschichten von der **Glorie und dem Verfall
seines Geschlechts**.
Die Schmiedeeisenleuchter warfen Schatten,
die sich in jeder steinernen Ecke verfangen.

Agustin wandelte mit gesenktem Haupt
durch die dämmrigen Korridore des Schlosses.
Er irrte von Zimmer zu Zimmer,
strich über das dunkle Eichenholz der Möbel,
atmete den Duft der Bücher in der Bibliothek,
oder den der Blumen in seinem Schlafgemach.
Mitunter, in seiner Verirrung,
meinte er, Stimmen aus den Galerien des riesigen Schlosses
zu hören.
Jede Erinnerung an Isabela war **eine offene Wunde**.
Er erinnerte sich an die **vollkommene Krümmung ihrer Lippen**,
an ihre vollen Brüste, ihre schmale Taille,
die elfenbeinweißen Zähne,
die schwarzen Locken, die sich über ihre Schultern
ergossen,
an ihren Schwanenhals,
die Wärme ihrer Hände, den Klang ihrer Stimme.
Jedes Bild Isabellas,
das der Graf dem **Strom des Lethe** durch die Erinnerung
entriss,
war wie ein Dolch,
der sein Herz durchbohrte.

II

In einer **Sturmnacht**, getrieben von Schmerz und
Verzweiflung,
stieg er mit Spaten und Hammer zum **Familienfriedhof**
hinab.
Vor Isabellas Grabplatte angekommen,
begann er zu graben.
Die schwarzen Zypressen wanden sich im Orkan,
Blitze zerrissen den Himmel wie silberne Klingen
und erhellten für flüchtige Augenblicke
die Dunkelheit der feuchten Erde.

Mit zitternden Händen hob er den Deckel des Sarges an
und lud mit großer Mühe
den Leichnam Isabellas auf seine Schultern.
Dann machte er sich auf den Weg zurück zum Schloss.
Jeder Windstoß schien eine **Warnung** zu flüstern,
die sein gequälter Geist nicht mehr vernahm.

Das Schloss lag in Finsternis.
Die Dienerschaft schlief längst.
Die Arme der Leuchter warfen tanzende Lichter
auf Möbel aus dunklem Mahagoni,
beleuchteten kaum die Teppiche,
auf denen mythologische Szenen gestickt waren.
Im Schlafgemach angekommen,
legte der Graf den Leichnam Isabellas
auf das **scharlachrote Samtlaken** des ehelichen Bettes.
Die Engelsfiguren am Kopfende
schienen **stumme Zeugen des Frevels** zu sein,
den der Graf begangen hatte.
Dann kehrte Agustin in den Sturm zurück,
um das Grab wieder zuzuschaufeln.

Unter dem bleigrauen Himmel
hörte er sein Herz in der Brust schlagen wie eine Trommel.
Nachdem die Arbeit vollbracht war,
kehrte er erschöpft in die Kammer zurück,
schloss die Tür ab
und legte sich neben den Leichnam seiner Frau.

III

Von jener Nacht an **verbot er seinen Dienern**,
sein Schlafgemach zu betreten.
Er trug den Schlüssel stets bei sich.
Tagsüber führte der Graf ein beinahe normales Leben,
doch nachts schloss er sich ein
und überließ sich einem **fieberhaften Wahn**.

Wie ein Besessener,
oder einer, der in Trance gefallen ist,
betrachtete er Isabellas Körper stundenlang.
Mitunter glaubte er,
ein leichtes Zittern in ihrem Leib zu sehen,
das er für einen Seufzer hielt.
Er starrte mit höchster Aufmerksamkeit
auf jede Falte ihrer Haut,
auf jedes Blutgefäß,
das der **Verwesung** anheimfiel.

Agustin, der mit der **Naturphilosophie** vertraut war,
berichtete Isabela (als könnte sie ihn hören)
von den Vorgängen der **Zersetzung**:
von der Autolyse, die das Gewebe auflöste,
von der postmortalen Erweichung der Augen,
von den Farbveränderungen der Haut im Lauf der Stunden.

Die fauligen Ausdünstungen,
die aus Isabellas Körper aufstiegen,
waren für den Grafen wie **höllischer Weihrauch**.
Und das Summen der Aasfliegen
klang in seinen Ohren wie eine **makabre Symphonie**.

Mitunter richtete sich sein Blick
auf Isabellas geöffnete Lippen –
die Lippen, die ihn einst geküsst hatten
und aus denen nun eine dunkle Flüssigkeit sickerte –
und ihm war, als flüstere sie ihm zu,
in einer Sprache, die nur er verstand,
ein **geheimes Wissen aus dem Jenseits**.

Die ganze Szene glich einer **unheiligen Liturgie**,
in der der Graf als Hohepriester amtierte.

Inmitten der hypnotischen Betrachtung
tauchten Erinnerungen an Isabela
in der Blüte ihres Lebens auf:
an ihren Mund, der gierig den seinen suchte,
an die Zartheit ihrer Haut,

an die Hitze ihres Körpers,
an Nächte, in denen das Verlangen allein herrschte
und keine Liebespraxis verboten war.

Diese Erinnerungen verschmolzen
mit dem Anblick ihres verwesten Körpers.
Agustin bebt zwischen **Entsetzen und Ekstase**.
Schönheit, Eros und Verwesung
gingen in seiner Seele ineinander über,
als wären sie verschiedene Gesichter derselben Wahrheit.

Der Graf fühlte sich
wie der Bewohner eines **Universums**,
das nur er bewohnen konnte.
In seinem verwirrten Geist
löste sich die Realität in Schichten auf;
die Außenwelt, mit ihrer Logik und ihren Gesetzen,
war zu einem fernen Echo geworden.
Ein solcher Zustand konnte nicht lange währen.

IV

Die Diener des Schlosses,
verstört und verängstigt
von den Gerüchen und nächtlichen Lauten,
die aus des Grafen Kammer drangen,
verständigten die Behörden.

Eines Nachts,
während Agustin Isabela betrachtete,
hörte er Stimmen,
die Einlass verlangten.
Die Beamten brachen die Tür auf
und stürmten mit Laternen in das Zimmer.
Das Licht vertrieb die Finsternis
und enthüllte die **abscheuliche Szene**:

Agustin saß neben dem **aufgedunsenen, verwesenden Leichnam**

seiner Frau.

Der Gestank war unerträglich.

Der jüngste der Beamten trat zurück
und hielt sich ein Tuch vor die Nase.

Der Graf blickte sie mit leerem Blick an,
unfähig zu begreifen, wer sie waren
oder was sie dort wollten.

Als man ihn festnahm,
leistete er keinen Widerstand,
machte keinen Versuch, sich zu erklären.

Selbst ein Laie in der Psychologie
hätte erkannt,
dass der arme Graf,
gepeinigt von seinem Verlust,
die Bande zur gemeinsamen Wirklichkeit
zerschnitten hatte.

Er wurde in die Zelle
einer nahegelegenen **Irrenanstalt** gebracht.
Doch die weißen Wände
und die ständige Überwachung
vermochten nichts auszurichten
gegen seine **innere Welt**.
Schmerz, Wahn und Sehnsucht
bildeten ein Gewebe, das ihn von der Realität trennte.

Und in dieser privaten Welt
wurde der Graf nach Sonnenuntergang
jede Nacht von **Isabela** besucht.
Obwohl all dies nur ein Trugbild
seines kranken Geistes war,
war Agustin glücklich in seinem Wahn.
In diesem Reich seiner fiebernden Phantasie
war der Gegenstand seiner Liebe
endlich geborgen
vor dem **kalten Griff des Todes**.

Requiem aeternam Dei

(Das ewige Requiem Gottes)

Zum Andenken an Philipp Mainländer

I

Es war **keine Entdeckung**.
Auch keine **Offenbarung**.
Es war vielmehr ein **Fall**,
ein lautloses Sich-Ergeben vor etwas,
das ich längst ahnte,
aber nie den Mut gehabt hatte,
es anzusehen.

Ich fand das **Notizbuch mit dem festen Einband**
unter den Überresten einer verfallenen Bibliothek.
Es war ein Antiquariat – feucht, eng,
wie ein **vertikales Grab**.
Der Besitzer, ein alter Mann mit herabhängenden Lidern,
reichte es mir mit Verachtung,
wie jemand, der etwas übergibt,
das kaum verkäuflich ist.
Kein Titel auf dem Rücken,
nur ein paar **verblasste Initialen**
auf dem rissigen Ledereinband: *P. B.*

Das Buch bestand aus kurzen, handgeschriebenen Sätzen,
in einfachem Latein verfasst.
Zum Glück war die Schrift sehr ordentlich,
und ich erinnerte mich noch
an das Latein aus dem Seminar.
Schon nach dem ersten Blick wusste ich,
dass ich es verstehen würde.
Ich schlug es noch in derselben Nacht auf,
ohne etwas zu erwarten.
Der erste Absatz lautete:

*Unitas simplex fuit, sed iam non est...
in partes innumerabiles dissoluta est,
totam suam essentiam in mundum pluralitatis convertens.
Deus mortuus est, et mors eius vita mundi fuit...
Mundus nihil aliud est quam cadaver Dei putrescens.*

Ich konnte nicht weiterlesen.
Ich schloss das Heft und starrte lange auf den Tisch.
Es war, als hätte ich eine **verbotene Wahrheit** gehört.
In diesem Satz lag ein *je ne sais quoi* –
etwas, das mir **unheimlich vertraut** erschien.

In jener Nacht,
während ich mich schlaflos im Bett wälzte,
fühlte ich,
wie sich ein **fremdes Element**
mit meiner angeborenen Traurigkeit verband –
einer Traurigkeit,
die seit meiner Geburt in mir wohnte
wie ein unwillkommener Gast,
an dessen Gegenwart ich mich gewöhnt hatte.

Seitdem kann ich **keinen Stern** mehr ansehen,
ohne zu denken,
dass er **in sich selbst erlischt**.

II

Wochenlang trug ich das Buch **überall mit mir**.
In der Manteltasche, im Rucksack, unter dem Kopfkissen.
Ich musste es **in meiner Nähe wissen**.
Ich las ohne Ordnung,
schlug es willkürlich auf –
wie ein Orakel.
Und jedes Mal fand ich
einen Satz,
der nur für diesen Augenblick geschrieben schien:

*Vita est vestis detrita quam Ens induit
ad mortem suam inevitabilem dissimulandam.*

Es gab keine Randnotizen, keine Daten,
nur Fragmente,
verbunden durch ein einziges **Leitmotiv**:
die **Zerbrechung der ursprünglichen Einheit**,
aus der sich der **Wille zum Sterben** ableitet –
eine kosmische Kraft,
die allem innewohnt:
den Steinen, den Zellen, den Elektronen, den Galaxien.

*Mors non est contraria vitae,
sed eius finis ultimus.*

Nach der Metaphysik,
die ich aus diesen Fragmenten erschloss,
hatte Gott – oder das **Überselbst** –
seiner ewigen, monotonen Existenz überdrüssig,
beschlossen, **Selbstmord zu begehen**.
Doch sein eigenes Wesen hinderte ihn daran,
sofort ins Nichts überzugehen.
Der einzige Weg,
sein Ziel zu erreichen,
war die **Schöpfung der Welt**.
Er zersplitterte sich selbst
in unzählige Wesen.

So wurde der Kosmos zum **Mittel**,
durch das die göttliche Substanz
sich auflösen konnte.

Alles, was existiert,
ist somit **Bruchstück des göttlichen Leichnams**.

Daraufhin entwickelte P. B. seine **Gesetzmäßigkeit der
Schwächung der Kraft** –
analog zur **Zunahme der Entropie**.
Alle Wesen, organisch und anorganisch,
befinden sich in **ständigem Kampf**.

Dieser Kampf führt zu einem fortschreitenden **Erschöpfen der Energie**,
das alles Sein bestimmt.

Bei Lebewesen nannte P. B. dies den **Willen zum Sterben**.
Der **Wille zum Leben** dient ihm nur,
den Weg zur Auflösung zu beschleunigen:
mehr Leben, mehr Kampf,
mehr Tod –
und schnellerer Übergang
zum absoluten Nichts.

Alles, vom Atom bis zum Menschen,
vom Stern bis zur Zelle,
strebt dem Telos zu –
dem Ziel,
das der göttliche Wille selbst gesetzt hat:
dem **Abgrund der ewigen Nacht**.

III

Eines Nachmittags begann ich,
seltsame Dinge zu sehen.
Keine Halluzinationen –
sondern eine andere Art,
die Welt zu betrachten.
Die Risse in den Mauern
erschieden mir als **ontologische Spalten**;
die abgefallenen Äste und Blätter im Park
als **abgetrennte Glieder** des universalen Körpers.
Die Uhren –
kleine Altäre,
die den unaufhaltsamen Übergang
vom Sein ins Nichts anzeigen.

Eines Tages, nach der Arbeit,
setzte ich mich auf eine Bank in einer kleinen Grünanlage.
In der Nähe saß ein junges Paar,

das sich küsste.
Beide schön, lebendig.
Doch mir schien,
sie küssten sich nicht aus Liebe,
sondern aus dem **verzweifelten Wunsch**,
einander Leben abzusaugen –
vergeblich.
Beide schwächten sich,
beschleunigten so den **kosmischen Verfall**.
Je mehr sie sich gegen den Sturz stemmten,
desto schneller fiel er.

Noch am selben Abend begann ich zu schreiben.
Nicht als Nachahmung,
sondern getrieben von einem inneren Zwang,
als spräche **etwas durch mich**.
Ich unterschrieb nichts.
Denn es gehörte mir nicht.

*Die Zersplitterung in die Vielheit brachte als erste Folge
den Streit hervor...*

Vielleicht hatte P. B. sein Heft
nicht für irgendjemanden geschrieben.
Vielleicht ließ er es **absichtlich fallen**,
damit jemand es aufhebt –
wie ein **Virus**,
wie eine **Seelenkrankheit**,
die eines Wirtes bedarf.

Ich weiß nicht,
ob ich es fand –
oder ob **es mich fand**.

IV

Es war keine Tragödie.
Niemand starb.

Nur eine Abwesenheit,
die endgültig wurde.

Eines Tages sprach **sie** nicht mehr mit mir.
Sie antwortete nicht auf Nachrichten,
nicht auf Anrufe.

Und ich –
in einem plötzlichen Anfall von Klarheit –
hörte auf, sie zu suchen.
In unserer letzten Unterhaltung
sagte sie,
mein Verhalten sei in den letzten Monaten
„noch unberechenbarer als sonst“ geworden
und sie könne mir nicht mehr helfen.

Ich fühlte **Erleichterung**.
Ein Band weniger,
das mich an diese Welt fesselte.

Ich las ihre alten Nachrichten wieder,
nicht aus Sehnsucht,
sondern um mich zu vergewissern,
dass ich einst jemandem **nahe** gewesen war –
und dass dies kein Traum gewesen war.

Seit sie fort ist,
hat die Welt **ihre Ränder verloren**.
Die Straßen führen nirgendwohin;
die Zeit steht still –
sie **verfault**,
klebt an den Dingen
wie Schimmel an altem Brot.

Eines Tages entdeckte ich im Heft
eine Zeile,
die mir vorher entgangen war:
unsicher geschrieben,
zitternd,
in anderer Hand:

Universum non est ad inhabitandum, sed ad obliviscendum.
(Das Universum ist nicht zum Bewohnen, sondern zum
Vergessen da.)

Ich weiß nicht,
wer sie schrieb –
vielleicht P. B.,
vielleicht ich selbst,
oder jemand dazwischen.

V

Ich träumte,
ich befände mich in einem alten, verlassenem Gebäude.
Unter dem breiten Nordfenster
verlief **ein einziger Riss** –
kaum sichtbar,
aber lebendig.
Er wuchs.
Ich hörte ihn **krachen**,
sah, wie er sich
unter der Farbe ausbreitete,
bis er das ganze Gebäude durchzog.

Als ich erwachte,
war der Traum noch spürbar wirklich.
Ich wusste –
dieser Ort **existierte** irgendwo,
ebenso wie der **Riss unter dem Fenster**.

VI

Ich versuchte, ihn zu vergessen.
Ich warf das Heft in den Müll.
Doch die Seiten vermehrten sich
in meiner Erinnerung.
Etwas wuchs in mir –

ein **Parasit**,
der sich mit zähen Tentakeln
durch mein Gehirn und meinen Körper schlängelte.

Ich suchte jemanden,
der mich verstehen könnte.
Niemand.
Meine Worte **verhallten**.

„Warum hängst du dich daran fest?“,
fragte mich ein Freund genervt.
„Du brauchst Schlaf – und einen Psychiater.“

Ich ging nach Hause.
Draußen wogte die Stadt.
„Da draußen ist nichts für mich“,
dachte ich.
Das Heft lag im Papierkorb,
doch seine **Pest** blieb im Zimmer.
Ich konnte es nicht hinaustragen.
Etwas in der Luft zog meine Gedanken
in einen **bodenlosen Abgrund**.

Ich dachte an den **Selbstmord Gottes**,
an seine **zerspaltene Einheit**.
War ich nur ein Fragment seines Kadavers?
War mein Bewusstsein eine Täuschung?
Mir wurde schwindlig.
Doch ich konnte nicht aufhören,
darüber nachzudenken.

Da erinnerte ich mich
an den Riss aus meinem Traum.
Vielleicht wuchs er gerade irgendwo...

VII

In einer schlaflosen Nacht ging ich hinaus.
Ich lief ziellos durch die kalten Straßen.

Die Laternen warfen ihr **kränkliches Licht**
auf verzerrte Fassaden.
Schließlich gelangte ich zu einer **alten Fabrik** –
dem Gebäude aus meinem Traum.

Die Tür war unverschlossen.
Ein fauliger Gestank schlug mir entgegen,
so, wie ich mir die Luft in einer **Leichenhalle** vorstellte.
Ich kämpfte gegen die Übelkeit,
trat ein.
Verrostete Maschinen,
zerfallene Möbel.
Dann sah ich die Wand –
und den **Riss unter dem Fenster**.
Er pulsierte,
lebendig,
wie eine **offene Wunde**.

Ich streckte die Hand aus
und berührte ihn.
In dem Moment **zerfiel die Welt**.
Ich spürte,
wie mein Körper in **Atome zerfiel**,
die durch ein endloses Nichts trieben.
Und in diesem ewigen Augenblick begriff ich:
Alles war wahr.

P. B. hatte die **Grenze des Menschlichen** überschritten,
war in das innerste Wesen der Realität eingedrungen –
jene Essenz,
die Kant für unbegreiflich hielt.
Er hatte sie erkannt
und – kryptisch –
der Welt anvertraut.
Doch die Welt,
geblendet vom Glauben an den Fortschritt,
konnte die Wahrheit nicht ertragen.

Ich verstand:
Ich, wie alle Wesen,

war nur **Splitter jener Ur-Einheit**,
und der **Wille zum Sterben**
beherrschte alles.
Das Universum **kehrte heim**
in den faulenden Schoß,
aus dem es stammte.

Kurz bevor das Bewusstsein schwand,
hörte ich eine Stimme,
ein Flüstern:

*Der Tod war das Leben der Welt.
Nun aber ist das Leben das Vorzimmer des Nichts.*

Dann fiel ich in die **göttliche Finsternis**,
in den **träumelosen Schlaf der Pflanzen und Mineralien**.
Ein Gefühl von Ruhe und süßer Leichtigkeit
umhüllte mich.
Ich kehrte zurück
in den **Uterus des Nichtseins**.

VIII

Ich weiß nicht, wie viel Zeit verging.
Ich erwachte in einem **weißen Raum**,
unter den kalten Blicken fremder Menschen,
die Notizen machten
und unverständliche Worte murmelten.

Nach und nach begriff ich,
dass ich mich in einer **Irrenanstalt** befand.
Diagnose: **Schizophrenie**.

Man fand kein Heft in meinen Sachen.
Meine Mutter sagte,
im Papierkorb seien nur Zigarettenschachteln
und leere Dosen gewesen.

Die Buchhandlung,
in der ich das Heft erworben hatte,
war seit Jahren geschlossen.
Ihr Besitzer war tot,
der Laden längst von Obdachlosen besetzt.

Offenbar war alles
nur der **Schatten eines Wahns**.

Und doch höre ich nachts,
wenn alles still ist,
immer noch das Flüstern jener Stimme:

*Mors fuit vita mundi.
Nunc autem vita est atrium nihili.*

(Der Tod war das Leben der Welt.
Nun aber ist das Leben die Vorhalle des Nichts.)

Das Asyl

*Ich träume, dass ich hier bin,
beladen mit diesen Gefängnissen,
und ich träumte, dass ich in einem anderen Zustand
glücklicher war.
— Calderón de la Barca, „Das Leben ein Traum“*

I

Doktor **Alejandro Merino** hatte sein Leben damit
verbracht,
das Elend und die Krankheiten des Menschen zu studieren –
mit der Präzision und Kälte eines **Entomologen**,
der Insekten untersucht.
Fieber, Schmerz, das Sterben seiner Patienten
waren für ihn bloße **Phänomene**,
die man messen, registrieren und klassifizieren konnte,
ohne sich von Mitleid oder Urteil trüben zu lassen.

Mitgefühl erschien ihm als Hindernis
für die rechte Ausübung der Wissenschaft,
Mitleid als Gift, das den Verstand vernebelt.
Tränen, sagte er oft, hätten noch nie ein Leben gerettet.
Er pflegte zu zitieren:

*Commiseratio in homine qui ex ductu rationis vivit, per se
mala et inutilis est.*

(„Das Mitleid ist für den, der nach der Vernunft lebt, an sich
schlecht und nutzlos.“)

Für Merino konnte nur die **reine medizinische Vernunft** –
objektiv, rational, neutral –
die Körper reparieren und die Gesundheit wiederherstellen.
Er hielt stets Abstand zu seinen Patienten,
die er als **Studienobjekte** betrachtete.
Er beobachtete ihre Leiden
durch die sterile Linse der Naturphilosophie.
Seine Aufmerksamkeit galt nicht den Gesichtern,
sondern den **Fehlfunktionen**:
eine verstopfte Arterie hier,
ein geschädigtes Organ dort.

Ein glühender Leser von **La Mettrie** (*L’homme machine*),
verglich er sich gern mit einem **Mechaniker**,
der einen Motor öffnet,
den Defekt findet
und ihn wieder zum Laufen bringt.

Wenn er behandelte, sah er keine Personen –
nur Körper, Systeme, Fälle.
Für ihn war Krankheit ein **logisches Problem**,
dessen Lösung der Intellekt zu finden habe.

Doch die Zeit,
die weder Wissenschaft noch Willenskraft achtet,
holte ihn ein.
Seine Knochen wurden brüchig,
seine Muskeln schlaff,
sein Gedächtnis trügerisch.

Schließlich kam der Tag:
An einem heißen Februarnachmittag,
von seinen Klagen und Gebrechen ermüdet,
ließ seine Tochter ihn in ein **Altersheim** einweisen.

II

Im Asyl wurde jeder Tag eine **andere Qual**.
Die Nachmittage und Nächte
folgten einander wie in einem **langsamen Fegefeuer**.
Seine Schritte waren schwer, unsicher.
Er trug Windeln,
die er oft beschmutzte –
sichtbare Zeichen seiner Erniedrigung.
Jeder dieser kleinen Unfälle
war ein Hammerschlag auf seinen Stolz.

An Sommertagen fühlte er,
wie der Geruch von Urin und Desinfektionsmittel
in seine Haut eindrang,
bis in sein Bewusstsein.
Er erinnerte sich an die Zeit,
als sein weißer Kittel Respekt einflößte,
an die Flure des Krankenhauses,
an die Universität,
wo er lehrte und verehrt wurde.
All das war vorbei.

III

Manchmal versuchte er,
seine Lage **analytisch** zu betrachten:
zu messen, zu beobachten, zu rationalisieren.
Doch das half nicht.
Sein Körper gehorchte nicht,
sein Geist konnte ihn nicht mehr schützen.
Die Distanz, die der Wissenschaftler

zu seinem Objekt wahren muss,
war unmöglich geworden –
denn das Objekt des Leidens war **er selbst**.

Die Nächte waren schlimmer als die Tage.
Die Dunkelheit des Heims schien ein **lebendiges Wesen**,
das ihn belauerte.

Jedes Knarren des Bodens,
jeder Laut,
das feuchte Rascheln der Windeln –
alles hallte in seinem Kopf wider
wie ein **Folterinstrument**.

Vor dem Spiegel erkannte er sich nicht wieder.
Er sah einen Körper, der ihn verriet,
ein Gesicht, entstellt durch das Alter,
einen Mann, der sich nicht mehr reinigen konnte,
weil seine Organe ihm nicht mehr gehorchten.

Seine Augen suchten Zuflucht
und fanden keine.
Er erinnerte sich an all die Patienten,
die er einst mit klinischer Distanz betrachtet hatte.
Jetzt war **er einer von ihnen**.
Ein Fall ohne Heilung.

Die Tage wiederholten sich
in einer endlosen Folge von Demütigungen.
Jeder Blick des Pflegepersonals,
in dem sich **Mitleid und Ekel** mischten,
traf ihn wie ein Schlag.
In den toten Stunden zwischen den Mahlzeiten
dachte er an seine früheren Erfolge,
an die schönen Krankenschwestern,
die seine Geliebten gewesen waren,
an die Ehrfurcht seiner Schüler.
Und er weinte –
um den Mann, der er einmal gewesen war,
und der er nicht mehr war.

IV

Im Asyl aber kam **eine Erkenntnis**,
die keine Universität lehrte:
Das Elend des Menschen
lässt sich nicht von außen verstehen.
Man muss **es leben**,
im eigenen Fleisch.
Nur wer den Dorn im eigenen Körper spürt,
begreift das Rätsel des Leidens
und der Vergänglichkeit.

In jener Zeit begann sich in Merino
eine **Verwandlung** zu vollziehen –
langsam, kaum merklich,
wie ein alchemistischer Prozess.
Die Binde vor seinen Augen
begann sich zu lösen.
Etwas in seinem Inneren,
verhärtet durch die kalte Logik der Wissenschaft,
wurde weich.
Zum ersten Mal hörte er
den Widerhall fremden Schmerzes.

Ein dünner Faden des **Mitgefühls**
zog sich durch sein Bewusstsein,
verknüpfte ihn mit den anderen.
Er sah die alten Menschen um sich,
einst stark oder schön,
jetzt verformt vom Gewicht der Jahre,
und erkannte sich in ihnen.

In diesen Augenblicken fühlte er:
Er war sie – und sie waren er.

Diese Erfahrung veränderte ihn tief.
Er entdeckte die **Tugend**,
die Ursprung aller anderen ist:

die **Sympathie mit dem Leiden der Welt.**

Dieses Gefühl dehnte sich aus –
von den Mitbewohnern
auf die ganze Menschheit,
auf Tiere, Pflanzen,
bis hin zu den niedrigsten Kreaturen,
die im Schlamm wühlen.

Diese seltsame Erfahrung
war für ihn eine **Wiedergeburt.**
Vom stolzen Rationalisten blieb nichts.
Nun sah er,
mit den Augen der Seele,
die Quelle allen Elends
und die **Vergeblichkeit der menschlichen Wünsche:**
nach Wissen, Besitz, Anerkennung, Lust, Liebe.
Und in diesem Bewusstsein
kam eine **himmlische Ruhe** über ihn –
jene Ruhe,
die die **Erleuchteten und Asketen** aller Zeiten erfahren:
die Ruhe derer,
die durch die **Verneinung des Willens**
sich selbst und die Welt überwunden haben.

V

Eines Nachmittags kam die Krankenschwester,
um ihn zum Tee zu wecken.
Sie fand ihn reglos im Bett.
Ein Ausdruck seliger Ruhe lag auf seinem Gesicht.
Sie tastete seinen Puls – nichts.
Sie legte das Stethoskop an seine Brust –
kein Laut.

Er war gestorben.

Das Sterben des Lukrez

Die Lampe brennt mit einer **dünnen, fast durchsichtigen Flamme**.

Ihr Zittern begleitet die **Krämpfe**,
die das Gift in mir hervorruft,
während es bis in die letzte Faser meines Seins dringt.

Ich habe **keine Angst**.

Ich habe diesen Augenblick mit **seliger Gelassenheit**
erwartet.

Ich trank den Trank in einem Zug,
ohne jedes Ritual,
wie jemand, der sich endlich
einem lange aufgeschobenen Schlaf hingibt.

Im Wein blieb ein Rest des Pulvers zurück,
das im Licht schimmerte.

Alles besteht aus **Atomen**,
und bald werden die meinen sich zerstreuen,
um von der **Natura**
für neue Formen des Lebens verwendet zu werden.
Mein Körper – oder, was dasselbe bedeutet: *ich selbst*,
denn für uns **Epikureer**
sind Körper und Seele eine einzige Substanz –
wird sich auflösen,
und mit ihm
seine Erregungen, Ängste
und das nutzlose Feuer des Begehrens.

In diesen letzten Augenblicken
kann ich nicht umhin,
an die Lehren des **göttlichen Meisters** zu denken.
Epikur sprach von der **Seelenruhe**,
vom Lustbegriff als Zustand der **Unerschütterlichkeit**,
vom Frieden ohne Schmerz.

Dies, sagte er,
sei den Menschen in diesem Leben erreichbar.

Doch ich – sein **treuester Schüler** –
habe vergeblich danach gesucht.
Ich fand sie nicht.
Im Gegenteil:
Meine Erfahrung lehrte mich,
dass, **solange Empfindung besteht, Bewegung besteht,**
solange Bewegung besteht, **Begierde,**
und solange Begierde besteht, **Leiden.**

Keine Ruhe ist vollkommen,
solange wir im Sein verharren.
Die Ataraxie, die unsere Weisen preisen,
ist eine Täuschung,
oder ein seltenes Gut,
das allein den Göttern vorbehalten bleibt.

Ich denke auch an **Hegesias,**
jenen vergessenen **Kyrenäer,**
der besser als wir erkannte,
dass jede Lust den Keim des Schmerzes in sich trägt;
dass das Begehren,
in uns aufgewühlt,
uns peinigt und antreibt,
uns zu erfüllen –
nur damit es, einmal gestillt,
mit erneuter Kraft wieder aufersteht.

Unsere Lage gleicht der des armen **Sisyphos,**
der seine Last bergauf wälzt,
nur um sie wieder hinabrollen zu sehen.

Das Glück liegt nicht in der Lust,
sondern in der **Auslöschung des Begehrens.**
Nur wer **nichts mehr will,**
ist wirklich in Frieden.

Doch wie ließe sich dieser Zustand erreichen,
ohne das Sein selbst aufzugeben?

Das Leben ist ein **fiebrhafter Tanz der Atome**,
die in uns wirbeln,
uns von hier nach dort treiben,
uns in das Jagen nach den flüchtigen Gütern dieser Welt
stürzen.

Kein Damm hält diesen Strom auf,
keine Ruhe ist von Dauer.
Nur der **Tod** – das **absolute Null der Empfindung** –
kann den Frieden gewähren,
den uns das Leben verweigert.

Welch großer Irrtum zu glauben,
das Leben sei das höchste Gut!
Das Leben ist nur das **Intervall zwischen zwei
Abgründen**.
Und zwischen diesen beiden Abgründen
tobt der Mensch,
auf der Flucht vor sich selbst –
in den **Täuschungen der Dichter**,
in Ämtern, Ehren, Wein und Liebe.

Ich fühle nun,
wie das Gift meine Glieder lähmt.
Bald werde ich mich mit der **unbelebten Materie**
vereinen.
Ich bin ruhig,
denn ich weiß:
Es gibt **keinen Olymp, keinen Hades**,
keine infernalischen Strafen,
die von fiebernden Dichtern ersonnen wurden.
Es erwartet mich nur die **Stille des mineralischen
Reiches**.

Ich blicke auf die Lampe.
Ihr Licht erlischt
im gleichen Takt wie meine Sinne.

Epikur blieb stehen
an der Schwelle des Nichts
und wandte sich ab.
Aber ich – sein **fortgeschrittenster Schüler** –
werde sie **übertreten**.

Ende.

¿Deseas que te genere ahora un **documento Word o PDF**
con los cinco relatos traducidos al alemán (con formato
limpio y títulos en ambos idiomas)?
Puedo prepararlo con portada y secciones, en estilo
editorial uniforme.



Prologue

Il est des livres qui ne se lisent pas, mais se subissent. Le présent recueil appartient à cette catégorie rare d'œuvres qui ne se contentent pas de raconter : elles dissèquent. Elles posent leur scalpel sur les zones les plus obscures de l'âme humaine, là où la pensée et la chair se confondent, là où la conscience pressent, au-delà de toute illusion, l'impossibilité d'exister sans douleur.

Cinq récits composent ce livre, et chacun d'eux explore, à sa manière, une déclinaison de la même chute : la défaite de l'esprit face à l'absolu du néant. Dans *Ἀποκατεργῶν*, le dégoût du corps et de la nourriture devient refus de la vie elle-même, comme si l'homme, en cessant de s'alimenter, cherchait à rompre tout pacte avec la matière. Dans *Descensus ad inferos*, l'amour se change en nécrophilie mystique, et la fidélité en une descente hallucinée vers l'enfer de la chair en décomposition.

Requiem aeternam Dei est sans doute le cœur noir du volume : l'homme y découvre que Dieu ne s'est pas retiré du monde, mais qu'il s'est dissous en lui —que la création entière n'est que le cadavre en putréfaction du divin. L'univers n'y apparaît plus comme un lieu habitable, mais comme un tombeau cosmique.

Avec *Le Asile*, la science se confronte à sa propre impuissance : le médecin, croyant dominer la nature, découvre qu'il n'avait jamais étudié que son propre malheur sous une autre forme. L'expérience de la décrépitude devient alors révélation, et la raison, dépouillée de sa superbe, se mue en compassion.

Enfin, *L'Agonie de Lucrèce* ferme le cercle en ramenant le lecteur aux origines de la pensée matérialiste : l'homme, comprenant que la paix promise par la philosophie est inaccessible tant qu'il respire, choisit de s'abolir dans la matière. L'esprit s'éteint dans la pure passivité des minéraux.

De récit en récit, une même vérité se répète, plus nue, plus inévitable : le monde est une erreur que la mort corrige.

On pourrait lire ces textes comme des paraboles de la désillusion moderne, ou comme des méditations métaphysiques sur la disparition de Dieu et la fatigue de l'être. Mais au fond, il ne s'agit pas de spéculations : c'est la voix même de la lucidité, cette clarté douloureuse qui, depuis Lucrèce jusqu'à Mainländer, murmure que toute forme de vie porte en elle la nostalgie du néant.

Ce livre n'enseigne rien : il dévoile. Et ce qu'il dévoile, c'est peut-être la seule chose que l'homme aurait préféré ne jamais savoir.

Ἀποκατεργῶν — Apokarterōn

I

Schon als Kind empfand Elías Ekel vor Familientischen. Das Klirren des Bestecks, das Knirschen der Kiefer beim Zermahlen der Nahrung, das Fett, das auf den Lippen der Essenden glänzte: all das erschien ihm als ein ungehöriger Anblick.

In seiner Jugend notierte er einmal in seinem Tagebuch: *La deglución es la antesala de la defecación. ¿Qué diferencia hay entre ver a alguien comer y verlo defecar? Solo la costumbre ha hecho soportable lo primero. Pero analizadas objetivamente, ambas acciones son repugnantes y de mal gusto. Y, de hecho, la segunda supone necesariamente a la primera.*

Als er dreißig wurde, fasste er einen unumstößlichen Entschluss: nie wieder würde er in Gesellschaft essen. Er wollte niemanden beim Essen sehen und nicht dabei gesehen werden, wie er Nahrung zu sich nahm. So groß war sein Widerwille, dass er vor jeder Mahlzeit die Fenster seiner kleinen Wohnung schloss und die Vorhänge zuzog — aus Angst, jemand könnte ihn dabei beobachten.

Eines Nachts schrieb er in ein Heft: *Nos nutrimos de muerte. Todo lo que nos llevamos a la boca es el cadáver de algo que alguna vez estuvo vivo (y al diablo con las zonceras del veganismo. ¿Acaso las plantas no son*

seres vivos, con tanto derecho a existir como los animales o las personas?).

An einem anderen Tag, demselben Gedanken folgend, notierte er:
Nuestras fauces son como tumbas... Y nuestros estómagos son crematorios, que, en lugar de fuego, utilizan jugos gástricos para incinerar los cadáveres descuartizados que nos nutren y nos sostienen.

Menschen aus seinem Umfeld — Freunde, Verwandte usw. — luden ihn gelegentlich zu Feiern ein (Geburtstage, Taufen, Hochzeiten), doch er lehnte immer ab. Einmal antwortete er einem Freund, der zu hartnäckig wurde, um ihn zu einem Silvesteressen zu überreden, ziemlich schroff: „¿Quieres verme comer? Entonces después quédate a ver cómo evacúo en mi retrete, porque una cosa conduce inexorablemente a la otra.“

II

Mit den Jahren isolierte ihn diese kämpferische und eigenartige Haltung zunehmend von der Gesellschaft. Und diese wachsende Isolation nährte seinen Wahnsinn.

An einem Februartag kündigte er seine Arbeit und schloss sich zu Hause ein. Mehr als zwei Monate lang sah niemand, wie er das Haus verließ.

Eines Tages ging ein Nachbar an seinem Haus vorbei und roch einen unangenehmen, fauligen Geruch, der durch den Spalt unter der Tür nach außen drang. Misstrauisch klingelte er dreimal, doch niemand öffnete. Da der Nachbar von den Gerüchten über Elías' geistigen Zustand gehört hatte, verständigte er die Behörden.

Als die Polizei eintrat, fanden sie Elías auf dem Boden liegend. Sein Körper war erschreckend abgemagert. Die Haut spannte sich über seine Knochen, seine Augen lagen

tief, seine Lippen waren rissig. Die Luft war schwer und schien sich wie ein klebriger Film über die Möbel gelegt zu haben.

Die Fenster und die Hintertür zum kleinen Hof waren hermetisch verschlossen, und alles befand sich in geordneter Weise. Keine Spuren eines Kampfes, keine fehlenden Wertgegenstände. Auf dem Schreibtisch lag ein teurer Laptop, daneben ein Mobiltelefon im Wert von etwa tausend Dollar. Auf dem Nachttisch fand man eine goldene Uhr und 20.000 Dollar in einem Schuhkarton.

Der forensische Bericht kam später zu folgendem Schluss: Es gab keine Spuren von Gewalt, keine Verletzungen, keine Hinweise auf einen äußeren Eingriff. Offensichtlich war die Todesursache ein **längerer freiwilliger Nahrungsverzicht** gewesen.

Descensus ad inferos

I

Der Graf Agustín de Valmont hatte Isabela verloren — seine Ehefrau, Gefährtin und Spiegel —, und mit ihr jede Spur von Lebenssinn. Von jenem Tag an verwandelte sich sein Schloss in ein stummes Mausoleum. Er wanderte wie ein Schatten durch die Gänge, berührte mit den Fingern die Möbel, an denen sich einst das Lachen seiner Geliebten festgehakt hatte, und sprach manchmal laut, als ob sie noch da wäre und antworten könnte.

In seinem Studierzimmer, zwischen Büchern und Papieren, verweilte er Stunden lang, ohne zu lesen, ohne zu schreiben, ohne zu atmen, fast wie ein Mann, der keinen Platz mehr findet im Reich der Lebenden, und nur aus Gewohnheit in ihm verweilt.

Er kannte alle Philosophien über den Tod. Er hatte **Schopenhauer, Plotin, Teresa de Ávila, Novalis** gelesen

und fand in ihnen nur eine Bestätigung dessen, was er bereits wusste: dass die Trennung der Seelen — sofern sie existieren — die größte aller Wunden ist. Dass selbst die Weisheit unfähig bleibt, die Wunde zu schließen, die wahre Liebe hinterlässt.

II

Eines Nachts, als der Regen gegen die Buntglasfenster peitschte, träumte er von Isabela. Sie erschien ihm in ihrem Hochzeitskleid, blass, durchscheinend, wie aus alabasternem Licht, und sagte mit einer Stimme, die zugleich ferne und vertraut klang:

«Ven a mí.»

Als er aufwachte, war sein Herz fest entschlossen. Wenn der Tod die einzige Brücke zu ihr war, würde er sie überqueren. Nicht aus Verzweiflung — er kannte den Unterschied —, sondern aus Treue. Aus jener Art von Liebe, die kein Trostmittel findet im Lauf der Jahreszeiten, kein Ersatz, keine Resignation.

Er begann, das Sterben zu studieren wie ein Mystiker eine heilige Kunst: das langsame Fasten, die freiwillige Entbehrung, die progressive Abkehr vom Körperlichen.

Er verminderte seine Mahlzeiten. Dann ließ er sie ganz weg. Er trank nur Wasser, manchmal mit einem Tropfen Honig. Er verzichtete auf Gespräche, auf Musik, auf Sonnenlicht. Er wählte die Dunkelheit und die Stille als seine neuen Begleiter.

Jeden Tag betete er, zwar ohne Gott, aber mit Inbrunst — denn es gibt Gebete, die ohne Himmel existieren und dennoch heilig sind.

III

Mit der Zeit begann sein Körper zu zerfallen. Seine Hände zitterten, seine Augen vertieften sich in dunkle Höhlen, und die Knochen zeichneten sich unter der Haut ab wie alte Wurzeln unter trockener Erde.

Doch sein Geist war klar. Und seine Hoffnung — so sonderbar es klingen mag — wuchs.

Eines Morgens, als sein Atem sich bereits schwer anhörte, setzte er sich in seinen Lieblingssessel, dort, wo er früher mit Isabela Tee getrunken hatte. Er schloss die Augen und flüsterte:

«Estoy listo.»

Der Puls wurde schwach. Seine Lippen blieben halb geöffnet, als wollten sie ein letztes Wort formen, ein Name, ein Dank, ein Gebet.

Dann — Stille.

Ein Gesicht, entspannt wie das eines Mannes, der endlich angekommen ist.

IV

Doch was ihn erwartete, war kein Licht. Keine Musik. Keine Wiedervereinigung. Nur Dunkelheit. Eine Finsternis so dicht, dass selbst das Bewusstsein darin schwer atmete.

Er war nicht tot; er war nicht lebendig. Er war im **Zwischenreich**, in jenem kalten Abgrund, den die alten Dichter *Hades*, *Sheol* oder *Regio umbrarum* nannten.

Er rief nach Isabela.
Keine Antwort.

Er versuchte, sich zu bewegen.
Nichts.

Sein Wille war lebendig, sein Herz verlangte — aber das Jenseits war nicht das Versprechen der Mystiker, sondern die Ernüchterung der Philosophen:

ein Raum ohne Form, ohne Klang, ohne Trost.

Er verstand:
Das Verlangen, das ihn hierher geführt hatte, war das Letzte, was ihn noch an das Leben band — und hier, wo kein Leben war, wurde es zur Qual.

Denn jeder Wunsch ist Feuer.
Und hier gab es nichts, was brennen konnte — außer ihm selbst.

V

Im letzten Augenblick, bevor die völlige Auflösung seiner Seele begann, hörte er in weiter Ferne, wie durch sieben Schleier aus Nebel, eine Stimme — kaum ein Hauch, kaum ein Gedanke:

«No debiste venir todavía.»

Dann verschwand sogar das.
Und nur die endlose Nacht blieb.

Was jenseits des Todes liegt, ist kein Reich der Fülle.
Es ist ein Abgrund der Sehnsucht, in dem die Liebe selbst zur Kette wird.

